NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

69 N° 6 1947

L'élément populaire dans les sermons de saint Augustin

Pierre CHARLES (s.j.)

p. 619 - 650

https://www.nrt.be/en/articles/l-element-populaire-dans-les-sermons-de-saint-augustin-2862

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'ELEMENT POPULAIRE DANS LES SERMONS DE SAINT AUGUSTIN

Comme la plupart des bons orateurs, saint Augustin n'aimait guère à parler en public. Il dit lui-même que tous ses sermons lui laissaient l'impression pénible d'être ratés (1). Il aurait préféré se taire, ou écouter (2) ; suivre la route sinueuse de sa propre pensée, savourer tranquillement ses intuitions et ses émotions. Il possédait sans doute la technique du métier. Il accepte de l'enseigner par écrit au diacre carthaginois Deogratias (3). Mais dans l'exécution deux choses l'empêchaient de goûter le plaisir du virtuose : lui-même d'abord et son public ensuite.

Plagier lui était impossible. Il ne possédait pas sur ce point l'étonnante facilité de saint Ambroise. C'était sa pensée à lui qu'il voulait exprimer, et il avait douloureusement conscience du déchet formidable que doit subir toute pensée, quand elle accepte de se laisser traduire en mots. Il aurait voulu la faire sortir avec toute sa puissance explosive, un peu comme la colère qui, sans paroles, par le simple spectacle d'un visage contracté et rageur se manifeste aussi directement aux savants qu'aux illettrés (4). Mais quand on parle, l'éclair de l'intuition personnelle (5) se dégrade en minces pétillements verbaux. On cherche, sans les trouver toujours, les mots révélateurs ; et pendant que le discours chemine, poussé par une sorte d'inertie, l'inspiration fugitive et plénière s'est déjà retirée dans son asile secret, laissant l'orateur à son malaise, à sa déception, à son ennui et au sentiment de sa stupidité croissante (6).

---

(1) *De catechizandis rudibus,* ch. 2. « Nam et mihi prope semper sermo meus displicet » (*P.L.*, 40, 311). Nous citerons toujours d'après l'édition des Bénédictins de S. Maur, réimprimée par Migne. Il nous a paru inutile d'encombrer cet article de références bibliographiques, mais nous ne pouvons omettre de signaler et de recommander l'excellente monographie du P. Maurice Pontet : *L'exégèse de S. Augustin prédicateur,* recensée ici-même (*N.R.Th.*, mars 1947, p. 332), et celle de F. Van der Meer : *Augustinus de Zielzorger. Een Studie over de Praktijk van een Kerkvader,* Utrecht, Brussel, 1947, qui consacre quelques pages (364-400) très fouillées aux sermons d'Hippone et de Carthage.

(2) « Verumtamen, fratres mei, dicam vobis quod volo credatis : quia hoc in corde meo non videtis. Ego qui vobis assidue loquor... tunc solidum gaudeo dum audio. Gaudium inquam meum tunc solidum est quando audio, non quando praedico. Tunc enim securus delector » (*Sermo 179, P.L.*, 38, 967).

(3) C'est à lui qu'il adresse son *De catechizandis rudibus* (*P.L.*, 40, 309).

(4) « Si affectus excandescentis animi exeat in faciem, vultumque faciat (ou : afficiat) omnes sentiunt, qui intuentur iratum » (*De catech. rudibus, P.L.*, 38, 312).

(5) « rapida coruscatio » (*ibid.*, 311).

(6) « Angimur... taedio marcescimus... sermo languidior (fit) et hebetior quam erat » (*ibid.*, 312).

Augustin, par caractère, n'était pas porté à être satisfait de lui. Le contrôle aigu que, bon gré mal gré, il exerçait sur ses discours pendant qu'il les prononçait, le rendait incapable de cette ivresse exaltante, qui naît du contentement de soi, et qui stimule la fougue verbale des tribuns et des bavards. Il ne pouvait parler que lorsqu'il avait quelque chose de personnel à dire ; et naturellement il était mécontent de la façon dont il le disait.

Pour s'encourager il en appelait de son verdict sévère au jugement de ses auditeurs. Des sermons qui lui avaient paru froids et manqués étaient accueillis avec faveur par le public (7). On venait nombreux pour l'entendre. On l'obligeait à parler. Il est bien difficile de donner tort à des gens qui, contre vous, vous donnent raison. Mais cette dépendance étroite de l'orateur à l'égard de son auditoire créait pour Augustin une nouvelle anxiété. Il ne pouvait pas s'écouter parler. Il lui fallait un écho ; un contact vivant et permanent avec son public. Qu'un seul de ses auditeurs esquissât un bâillement (8) ; que la masse restât immobile et sans réaction (9) ; toute l'inspiration s'en allait et l'orateur risquait de se dégonfler comme une outre. Extraordinairement sensible à ce délestage sournois, Augustin préférait les auditoires homogènes, avec leur réponse unanime. Il se rendait compte qu'aux grands jours de fête, dans la basilique bien remplie, il y avait pas mal de gens que le sermon ennuyait, et il lui arriva de ne pas achever le thème qu'il avait proposé (10). Un saint François de Sales peut bien déclarer qu'il aime autant prêcher dans une église presque vide, devant un « auditoire à claire-voie » que devant une foule ; mais le sermon d'Augustin ne ressemble pas aux paisibles confidences salésiennes. Pour lui l'affluence n'est pas du tout un détail secondaire. Il redoute que le temps un peu froid ne diminue son public (11). Il est ravi de le voir accourir plus nombreux (12). Il redoute la concurrence que font à ses ser-

(7) « Saepe indicat eorum studium, qui me audire cupiunt, non ita esse frigidum eloquium meum, ut videtur mihi » (*ibid.*).

(8) « Oscitans labia diducit et se abire velle etiam invitus ostendit » (*ibid.*, 325).

(9) « Facit etiam taedium loquenti auditor immobilis... quia nullo motu corporis indicat se intelligere » (*ibid.*, 321).

(10) « Meminit... charitas vestra nos matutina Natalis Domini distulisse quam solvendam proposuimus quaestionem, quia multi nobiscum, etiam quibus solet esse onerosus sermo Dei, solemnitatem illam diei debitam celebrabant. Nunc vero puto neminem convenisse nisi qui audire desiderat » (*Sermo 51. P.L.*, 38, 333).

(11) « Fateor Sanctitati vestrae, timueram ne frigus hoc frigidos vos ad conveniendum faceret ; sed quia... frequentia vestra spiritu vos fervere demonstratis... sentio vos audiendi cupiditate et pia devotione vos celebrius congregatos » (*Tract. in Ioan., VI. P.L.*, 35, 1425).

(12) « Congaudemus frequentiae vestrae, quia ultra quam sperare potuimus, alacriter convenistis. Hoc est quod nos laetificat... » (*Ibid., VII.* 1437).

mons les jeux publics, qui attirent tout le monde (13). Il est visiblement déçu de ce que bon nombre de ses auditrices ont manqué le sermon pour s'intéresser à un stupide fait-divers (14).

Au fond Augustin est resté professeur plus qu'orateur. C'est comme professeur qu'il avait dans sa jeunesse débuté à Carthage, et lorsque, dégoûté de la sauvagerie de ses élèves (15), il partit, sans rien dire à sa mère, pour Milan, c'était encore pour y enseigner. Les Italiens avaient des manières moins frustes, mais ils oubliaient, avec une régularité inquiétante, de solder les honoraires de leur maître (16). Augustin les lâcha eux aussi. Quand il dut se mettre à prêcher, tout spontanément il reprit ses habitudes de professeur. Point de beaux monologues ; point de dissertations savamment charpentées ; pas davantage de débats contradictoires ; mais tout en gardant seul la parole, il s'agira de provoquer et d'enregistrer les manifestations de l'auditoire. Parfois nous avons l'amorce d'un véritable dialogue. Augustin parle des noces de Cana : « Je vous interroge, ô fidèles chrétiens, La mère de Jésus était-elle là ? Répondez ! — Elle y était. — Comment le savez-vous ? Répondez ! — L'Evangile le dit. — Et qu'a dit Jésus à sa mère ? Répondez ! — Quid mihi et tibi est, mulier ? nondum venit hora mea. — Et comment savez-vous cela ? Répondez ! L'Evangile le dit... » (17).

Le public était d'ailleurs prompt à manifester. Le recueillement silencieux de nos sanctuaires n'était guère de mode dans ces basiliques romaines, proches parentes des basiliques impériales. On y parlait comme dans une salle des Pas Perdus. Il n'y avait pas encore bien longtemps qu'à grand'peine un collègue de saint Augustin avait réussi à en exclure les danses nocturnes (18). Mais on continuait à y donner des banquets de charité, que la générosité même des donateurs transformait parfois en scènes d'ivresse vulgaire et bruyan-

---

(13) « Accessit aliquid : quia et dies muneris multos hinc ventilavit » (*Sermo 51. P.L.*, 38, 333 ; *Enarr. in Ps. 147. P.L.*, 37, 1918).

(14) L'histoire elle-même n'est pas très claire. Il semble qu'il s'agisse de boucles d'oreilles arrachées et de sang qui, dans la balance, aurait pesé plus que l'or ; mais le fait incontestable c'est que l'auditoire féminin brillait par son absence et qu'Augustin en était très morfondu : « Quantum pertinet ad numerum fratrum, difficile est ut quisquam illa celebritate raptus fuerit ex viris ; quantum autem ad sororum numerum, contristat nos... » (*Tract. in Ioan., VII. P.L.*, 35, 1438. Cfr *ibid.* : 1440 et 1450).

(15) *Confess.*, 5, 8. *P.L.*, 32, 712.

(16) *Ibid.*, 716.

(17) *Tract. in Ioan., VIII. P.L.*, 35, 1454.

(18) « Aliquando, ante annos non valde multos, etiam istum locum invaserat petulantia saltatorum. Istum tam sanctum locum, ubi iacet tanti martyris (=Cypriani) corpus, sicut meminerunt multi qui habent aetatem, locum, inquam, tam sanctum invaserat pestilentia et petulantia saltatorum. Per totam noctem cantabantur hic nefaria, et cantantibus saltabatur. Quando voluit Dominus per sanctum fratrem nostrum episcopum vestrum, ex quo hic coeperunt sanctae vigiliae celebrari, illa pestis aliquantulum reluctata, postea cessit... » (*Sermo 311. P.L.*, 38, 1415, prêché à Carthage).

te [19]. Il n'était donc pas très difficile, en piquant un peu pareil auditoire de le faire réagir. L'art consistait plutôt à empêcher les tumultes. Augustin en savait quelque chose. Il écrit à saint Jérôme comment pour un seul mot changé dans la traduction latine de Jonas, une véritable émeute éclata dans une église et faillit coûter la vie à l'évêque [20]. Lui-même n'échappa que de justesse, quand ses fidèles voulurent contraindre l'excellent Pinien, venu en visite à Hippone, à se faire ordonner prêtre et à jurer qu'il resterait dans la ville avec son immense fortune [20bis]. Injures, menaces, violences, toute la lyre y passa, et Augustin eut bien du mal à calmer l'indignation d'Albina, la belle-mère de Pinien, que l'attitude des fidèles d'Hippone avait dégoûtée.

Cette foule bigarrée était donc toujours assez prompte à manifester. Elle ne se contentait pas seulement d'un murmure d'approbation discrète [21]. Le bruit des conversations empêchait parfois Augustin de se faire entendre. Il n'avait ni la gorge ni la poitrine d'un athlète ; et quand il aborde un sujet difficile, il demande à son public de faire silence et de ne pas l'obliger à crier [22]. En terminant un véritable sermon de charité, où il a insisté sur le devoir de l'aumône [23], où il s'est présenté comme l'ambassadeur des mendiants [24], il s'aperçoit que son auditoire est touché. Le public approuve ; on entend partout dans l'église des « très bien ! », « très réussi ! ». « Audistis, laudastis. Deo gratias ! Semen accepistis, verba reddidistis », mais Augustin veut tout de suite monnayer son avantage : « toutes ces approbations, leur lance-t-il en terminant, ce sont les feuilles de l'arbre. J'attends des fruits ! » [25].

Quand la phrase d'Augustin est obscure ou paraît scandaleuse, le public murmure ou même interrompt. Il vient de dire que les diffé-

(19) Augustin rappelle que ce ne fut pas sans péril pour lui-même qu'il finit par expulser de sa basilique ces troupes de buveurs. « In ista civitate, fratres mei, nonne experti sumus, quod recordatur nobiscum Sanctitas Vestra, quanto periculo nostro de ista basilica ebriositates expulerit Deus » (*Sermo 252. P.L.*, 38, 1174 ; cfr *Epist. 22* et *29*).

(20) *P.L.*, 33, 242.

(20 bis) *Ibid.*, 477 suiv.

(21) « Murmure pio » (*Sermo 51. P.L.*, 38, 336).

(22) « Patientiam mihi praebeat charitas vestra, ut si habeo propter obscuritatem rerum difficilem disputationem, saltem habeam facilem vocem. Si enim utrumque sit difficile, multum laboratur... » (*Sermo 154. P.L.*, 38, 833).

(23) « Date ergo pauperibus : rogo, moneo, praecipio, iubeo. Quidquid vultis, date pauperibus » (*Sermo 61. P.L.*, 38, 414).

(24) « Ad vos legati ipsorum sumus » (*ibid.*). Alors, comme aujourd'hui, les mendiants guettaient aux portes de l'église l'entrée et la sortie des fidèles. Ils criaient à Augustin de plaider leur cause « interpellant nos, et dicunt ut dicamus vobis, ut aliquid accipiant a vobis » — et ils jugeaient le sermon qu'ils n'entendaient pas, sur la plus ou moins grande abondance d'aumônes qui en résultait. C'était leur critère : « Nos monuerunt loqui vobis ; et cum se vident non accipere a vobis, inaniter nos arbitrantur laborare in vobis » (*ibid.*).

(25) « Tamen, fratres mei, istae laudes vestrae folia sunt arborum : fructus quaeritur » (*ibid.*). Et après cette bonne flèche de parthe, il n'ajoute rien.

rents animaux ne sont pas tous nés d'un seul ancêtre, mais qu'ils ont été produits en masse par la terre ou l'eau (26), tandis que l'homme provient d'un seul individu. « Factus est nobis unus pater, nec saltem duo : pater et mater » (27). Le public ne comprend pas bien. Les voisins s'interrogent : qu'est-ce qu'il veut dire? Et Augustin reprend textuellement sa phrase et l'explique. Une minute plus tard nouvel émoi. Il s'agit de saint Pierre et de sa fameuse confession : « Tu es Christus Filius Dei vivi ! » (Mt. 16, 17). La belle affaire, dit Augustin ! Vous croyez peut-être que Pierre a été dit bienheureux parce qu'il avait reconnu la vraie nature du Christ? Les démons en ont fait tout autant. Eux aussi ont dit : « Scimus qui sis, tu es Filius Dei » (Marc, 1, 24). « Pierre a confessé le Fils de Dieu ; les démons aussi ont confessé le Fils de Dieu » (28). Les auditeurs scandalisés s'écrient : « Distingue, Domine, distingue ! » et Augustin accepte l'injonction : « Distinguo plane ! » Pierre a parlé par amour, et les démons par terreur. Mais ils ont dit la même chose (29).

Comme tout bon professeur, Augustin aime à présenter la vérité comme la solution d'un problème. Il poussé l'objection ; il accule l'auditeur au fond d'une impasse ; il s'y loge lui-même. On cherche ensemble une issue ; on cogne les parois. L'explication libératrice est suggérée. Le public la devine et, d'avance, l'applaudit (30). Le sermon ressemble parfois à ce que nous appellerions un cercle d'étude. Augustin propose une difficulté. Il ne la résoud pas. Il engage ses auditeurs à la discuter entre eux, sans querelle ; à la « ruminer », et il promet la solution pour le prochain sermon (31). Quand les ex-

(26) « Numquid de una ave omnes aves ? Numquid de uno vulture omnes vultures ?... Utique simul terra genera protulit omnia » (*Sermo 90. P.L.*, 38, 563). Ce polygénisme zoologique était une des idées chères d'Augustin.

(27) *Sermo 90. P.L.*, 38, 563.

(28) « Filium Dei confessus est Petrus ; Filium Dei confessi sunt daemones » (*ibid.*, 564).

(29) « Audi, distinguo, modo distinguo... » (*ibid.*) ; et un peu plus loin il rétorque encore ce distinguo : « Dic plane, dic etiam hoc, dic ut inimicum tuum persequaris, sed scienter dic : distingue quod dicis » (*ibid.*, 565).

(30) On peut retrouver tout ce procédé dans le *sermon 99* (*P.L.*, 38, 597-599) sur la myrophore, et le « cui minus dimittitur minus diligit ». Il faisait très chaud ce jour-là et Augustin était pressé. « Oritur quaestio profecto solvenda, quae attentionem vestrae Charitatis desiderat, ne forte sufficere non possimus... pro angustia temporis, maxime cum caro ista, aestibus fatigata, iam recreari desideret » ; au moment où Augustin va indiquer la solution du problème, il s'aperçoit que le public l'a pressentie. « Deo Gratias, quod motu et voce vestra intellexisse vos significastis. Iam, ut video, soluta quaestio est » (*ibid.*, 598).

(31) Il s'agit d'expliquer comment saint Jean-Baptiste connaissait le Christ, puisqu'il lui dit : « Ego a te debeo baptizari », et ne le connaissait pas, puisqu'il dit : « Non noveram eum » et que c'est seulement après le baptême qu'il l'a connu grâce à la colombe. Pour Augustin c'est une très grosse difficulté : « putate me proposuisse quod me movet ; moveor enim multum » (*Tract. in Ioan., IV. P.L.*, 35, 1413). Il annonce qu'il a la solution et qu'elle suffit à en-

plications annoncées traînent en longueur ou restent obscures, l'attitude de l'auditoire ne laisse aucun doute à l'orateur. « J'en vois très peu qui aient compris, et beaucoup plus qui n'ont rien compris du tout » (32). En revanche, une bonne comparaison, simple et parlante, à la portée de tous, et bien exploitée, provoque des approbations bruyantes. « L'amour de la terre... c'est l'amour de la glu, de la glu où se collent les plumes spirituelles. C'est-à-dire les vertus. Vous *ne voulez pas être pris et vous aimez la glu* ! Croyez-vous n'être pas pris parce que vous n'êtes pris que suavement? Plus c'est doux, plus c'est captivant... Je vous dis tout cela et vous approuvez, vous criez, vous admirez... La sagesse vous répond : pas de cris mais une bonne conduite » (33).

Le public de Carthage, où Augustin prêche souvent et où il semble avoir donné presque tous ses « *Tractatus in Ioannem* » était moins fruste que celui d'Hippone. On pouvait parler des Stoïciens et des Epicuriens avec quelque chance d'être compris (34). Les rustiques d'Hippone n'y entendaient rien. Ils ne comprenaient pas même tous le latin. Quand le diacre lisait la prière du Christ : *Confiteor tibi, Pater,* ils se battaient la poitrine (35). Cela arrivait même à Carthage (36). Ils confondaient *dolus* et *dolor* (37), et s'imaginaient que l'honnête Nathanaël « *in quo dolus non est* » était un homme en bonne santé et qui n'avait pas besoin du médecin (38). Quelques-uns

---

foncer les Donatistes : « ut haec sola, perimat partem Donati ». En attendant, que les fidèles discutent entre eux : « Interrogate pacifice, sine rixa, sine contentione, sine altercationibus, sine inimicitiis ; et vobiscum quaerite, et alios interrogate, et dicite : Hanc quaestionem proposuit nobis hodie episcopus noster... Hanc vobiscum interim ruminate, hanc vobiscum conferte, hanc vobiscum tractate. Praestet Dominus Deus noster, ut, antequam a me audiatis, alicui vestrum priori eam revelet » (*ibid.*, 1413-1414).

(32) « Paucos intellexisse video, plures non intellexisse » (*Sermo 82, P.L.*, 38, 733).

(33) *Sermo 311. P.L.*, 38, 1415 : « Sapientiam lauda... non sonando sed consonando ».

(34) « Qui sint vel fuerint philosophi Epicurei et Stoïci, id est, quid senserint, quid verum esse putaverint, quid philosophando sectati sint, procul dubio multi vestrum nesciunt ; sed quoniam Carthagini loquimur, multi sciunt » (*Sermo 150. P.L.*, 38, 809).

(35) « Admonenda est Charitas Vestra, quia mox ut hoc verbum (Confiteor) sonuit in ore lectoris, secutus est etiam sonus tunsionis pectoris vestri... In hoc ipso quod sonuit : *confiteor,* pectora tutudistis... Nunc ergo advertite... » (*Sermo 67. P.L.*, 38, 433).

(36) « Sunt enim parum eruditi, qui cum audierint confessionem in scripturis... continuo tundunt pectora : velut iam moneantur confiteri peccata » (*Sermon 29* donné à Carthage dans la Basilique Restituta, le jour de la Pentecôte, *P.L.*, 38, 186).

(37) « Omnis qui verba latina intellegit, scit quia... non dolus dolor est. Propterea dico quia multi fratres imperitiores latinitatis loquuntur sic, ut dicunt : Dolus illum torquet pro eo quod est dolor » (*Tract. in Ioan., VII. P.L.*, 35, 1446).

(38) « Quid est « in quo dolus non est » ? Forte... non erat aeger ? forte illi medicus non erat necessarius ? » (*ibid.*).

savaient assez de grec pour saisir le sens du mot évangile (39) ; mais l'ensemble n'y comprenait rien. Le punique était encore largement employé dans les campagnes. En ville beaucoup l'ignoraient (40). Augustin, qui ne l'a jamais lui-même connu très bien, est forcé de traduire en latin les proverbes puniques les plus usuels. « Si la peste te demande un sou, donnes-en deux et qu'elle se défile. *Nummum quaerit pestilentia : duos illi da et ducat se* » (41). Il doit expliquer les mots puniques les plus simples comme mammon (42). Jamais il n'a pu, comme Jean Chrysostome ou Grégoire de Nazianze ou saint Léon, être sûr qu'en maniant une seule langue il serait parfaitement compris de tout son public.

Il y avait d'ailleurs pour ce public un danger bien plus grave de ne pas saisir le sens d'un sermon : c'était de comprendre de travers les impératifs de l'Evangile. Augustin doit avertir que le précepte « perdez votre vie pour la gagner », n'est pas une exhortation au suicide, comme plusieurs le pensent et le pratiquent (43). D'autres ayant entendu le « *Facite vobis amicos de mammona iniquitatis* » en concluaient qu'il fallait d'abord voler consciencieusement les richards, et ensuite distribuer une part de cette rapine aux indigents. N'était-ce pas la façon la plus exacte de se faire des amis avec des biens mal acquis (44)? Augustin proteste. « *Qui faciebatis, nolite facere, non licet !* » (45). Pareille interprétation du commandement divin doit être tout de suite corrigée, effacée « *de tabulis cordis vestri* »...

L'auditoire est parfois lent à comprendre. Augustin explique la différence entre un gage et une avance : *arrha et pignus*. Sa phrase est un peu compliquée ; et pas très élégante. « Quand un gage est donné, lorsqu'on donne ce pour quoi le gage a été donné, le gage est

(39) « Evangelium enim latine bonus nuntius est. Qui graece noverunt, sciunt quid sit evangelium. Evangelium ergo bonus nuntius » (*Sermo 45. P.L.*, 38, 266).

(40) « Punice non omnes nostis » (*Sermo 167. P.L.*, 38, 910).

(41) *Ibid.*

(42) « Primum quid est mammona ? Verbum est enim quod latinum non est. Hebraeum verbum est, cognatum linguae punicae. Istae enim linguae sibi significationis quadam vicinitate sociantur. Quod Punici dicunt mammon, latine lucrum vocatur. Quod Hebraei dicunt mammona latine divitiae vocantur » (*Sermo 113. P.L.*, 38, 648).

Augustin reconnaît qu'il doit parler du mauvais latin à son peuple. « Saepe verba non latina dico, ut vos intelligatis » (*Enarr. in Ps. 123. P.L.*, 37, 1645). Il dit *ossum* pour *os* : « melius est reprehendant nos grammatici quam non intelligant populi » (*Enarr. in Ps. 138. P.L.*, 37, 1796).

(43) *Sermo 61. P.L.*, 38, 422, et alibi.

(44) « Hoc quidam male intelligendo rapiunt res alienas, et aliquid inde pauperibus largiuntur, et putant se facere quod praeceptum est. Dicunt enim : rapere res alienas, mammona est iniquitatis ; erogare inde aliquid, maxime egentibus sanctis, hoc est facere amicos de mammona iniquitatis » (*Sermo 113. P.L.*, 38, 648-649).

(45) *Ibid.*, 649.

repris » (46). Aussitôt il se produit des mouvements dans l'auditoire. Les voisins s'interrogent. Ceux qui pensent avoir compris se mettent à expliquer. Augustin attend que les conversations s'apaisent, et tente d'éclairer un peu mieux sa lanterne (47).

On a tout dit sur la composition ou l'absence de composition des sermons augustiniens. Nous n'y trouvons presque jamais de charpente, de belle structure en étage, de questions divisées et subdivisées ; mais, comme dans une causerie, des hauts et des bas, des diversions et des imprévus, des jeux d'esprit, parfois de vrais calembours, un désordre apparent, qui, au fond, est peut-être la logique du réel. Ce qu'un rhéteur professionnel aurait vivement reproché à ces discours est sans doute ce qui leur a valu leur succès. Pas de périodes. De petites phrases, coupées d'interrogations ; des objections et des répliques ; beaucoup d'images concrètes ; d'allusions à la vie réelle, et le souci constant de ne pas perdre le contact avec l'auditoire (48).

Malgré le succès des doctrines pythagoriciennes, dont la vogue est attestée jusqu'au Ve siècle, on peut douter que les symbolismes arithmologiques d'Augustin aient fort ravi son public. Presque chaque fois qu'il se lance dans ces explications bizarres, il doit insister pour que ses auditeurs restent attentifs. Parfois même, après un long développement, il ne peut pas cacher sa déception. Visiblement ces rébus n'intéressent que lui ; mais ils l'intéressent prodigieusement. Dès qu'il rencontre un chiffre dans l'Ecriture, il le soumet aux opérations les plus étranges pour en exprimer des sens mystiques. Les apôtres ont ramené dans leurs filets 153 grands poissons. Pourquoi tout juste 153? Il nous faut d'abord ramener 153 à 17. Pourquoi 17 ? Parce qu'en faisant la somme des 17 premiers nombres on obtient 153. Et que signifient ces 17 ? Dix, ce sont les dix commandements : la Loi ; et sept, c'est le Saint-Esprit, parce qu'il a sanctifié le septième jour. Les 153 poissons ce sont donc les fidèles qui accom-

(46) « Pignus enim quando datur, cum datum fuerit propter quod pignus datum est, pignus aufertur » (*Sermo 23. P.L.*, 38, 158).

(47) « Iam multos vestrum intellexisse non dubito. Non video, sed ex collocutione, quia loquimini ad alterutrum, sentio eos qui intellexerunt, velle exponere iis, qui nondum intellexerunt. Ergo planius aliquanto dicam, ut ad omnes perveniat » (*Sermo 23. P.L.*, 38, 158) ; et il explique que celui qui emprunte un livre et donne un gage, reprend le gage lorsqu'il restitue le livre. Le prêteur « non habebit ambas res ».

(48) On l'écoutait d'ailleurs avec une réelle avidité. « Aviditatem quidem vestram tantam video, ut semper parati sitis audire » (*Enarr. in Ps. 103. P.L.*, 37, 1351). Parfois l'auditoire se met à pleurer : « Fratres mei, unde ingemuistis ? » (*Enarr. in Ps. 127. P.L.*, 37, 1682) ; ou il s'exclame : « Nihil dixeram, nihil exposueram : versum pronuntiavi et exclamastis » (*Enarr. in Ps. 147. P.L.*, 37, 1923). Parfois Augustin ranime ses gens : « Intendite, hoc planius dicam, si potuero » (*ibid.*, 1674) ; surtout quand il les voit fatigués (*ibid.*, 1211 et 1216). La preuve qu'il improvisait souvent, c'est que, lorsque le lecteur se trompe de psaume, il ne rectifie rien et y va d'un long sermon (*ibid.*, 1784).

plissent là loi par amour et non seulement par crainte. Il faut donc appartenir aux 17 pour figurer dans le 153 des élus !

Cette explication assez stupéfiante n'en exclut pas d'autres encore plus raffinées. Les 153 poissons, cela signifie trois fois cinquante ; et le trois de 153 n'est là que comme un diviseur : 153, cela veut dire trois fois cinquante. Si nous avions 152, il faudrait entendre deux fois 75. Si nous avions 156, il faudrait entendre six fois 25. Nous avons donc trois fois cinquante. Et cinquante, c'est quarante plus dix. Quarante c'est l'Église sur la terre, l'Église du temps présent : car il y a dans quarante quatre fois dix : dix c'est la plénitude de la sagesse, puisque c'est sept : nombre de la création, et trois, le nombre de la Trinité. Qu'on le multiplie par quatre, car quatre c'est le nombre des choses temporelles : quatre saisons, quatre vents, quatre parties du monde. Pour faire de quarante cinquante il faut y ajouter le denier — *denarius* — qui est le nombre de la récompense. Cinquante sera donc le nombre de l'Église future, de l'Église triomphante, et quand on le multiplie par le nombre de la Trinité on a 150... « *in quo tamen numero innumerabilia sunt millia sanctorum* ». Les apôtres ont ramé de 25 à 30 stades. Encore un chiffre ; aussitôt Augustin se met à raffiner. Vingt-cinq c'est cinq au carré, et cinq c'est le nombre de la Loi. La Loi mosaïque est en cinq livres, et cinq pains ont rassasié la multitude, et la piscine de Bethesda a cinq portiques. L'Evangile ajoute la perfection à la Loi, et le nombre de l'Evangile est six, car c'est précisément le nombre de la perfection : le monde ayant été achevé en six jours. Multiplions la Loi par l'Evangile : cela fera cinq fois six : les trente stades, au bout desquels on rencontre le Christ marchant sur les eaux.

Il est inutile de multiplier les exemples. Augustin était persuadé que les nombres les plus ordinaires cachaient des mystères, mais il faut reconnaître que sur ce point son exégèse est totalement fantaisiste. Des extraits en ont passé jusque dans le Bréviaire Romain. Il est douteux que les fidèles de Carthage ou d'Hippone y aient trouvé plus de saveur que nos prêtres d'aujourd'hui (49). Le goût pour les arcanes de l'arithmologie s'accompagnait chez Augustin d'un réel penchant pour le jeu de mots. Ici, il rencontrait son auditoire. Il parle du figuier stérile qui a obtenu un délai : « Allons, arbre sans

(49) Augustin arrive à se surpasser lui-même dans l'explication des 46 ans qu'il a fallu pour construire le temple. Ces 46 ans indiquent le corps du Christ, le vrai temple. En effet, le Christ est né d'Adam, « Maria de Adam et Domini caro de Maria » ; or quand on place en colonne les noms grecs des quatre points cardinaux, l'acrostiche donne Adam. ἀνατολή, δύσις, ἄρκτος, μεσημβρία. Et quand on donne à ces quatre initiales leur valeur de chiffres grecs, on a 1 + 4 + 1 + 40, c'est-à-dire tout juste 46.

Augustin semble avoir conscience que cette exégèse est assez tarabiscotée, car il se couvre de l'autorité des anciens. *Haec, fratres mei, etiam ab anterioribus maioribus nostris dicta sunt.* Il semble que ce soit là une allusion au livre « *de montibus Sina et Sion* », faussement attribué à saint Cyprien.

fruit, ne ris pas trop parce qu'on t'épargne : *dilata est securis, noli esse secura* ». Les tireurs d'horoscopes, encore très nombreux, même parmi les chrétiens, il ne veut pas qu'on les appelle *fatidicos* mais *falsidicos*. Dans le latin populaire de l'Afrique il interpelle son auditoire. Qu'il ne soit pas composé de paille mais de grains. « Ecoutez-moi, vous les pailles ! Si vous m'écoutez vous cesserez de l'être. Ecoutez donc. Que la patience de Dieu vous soit salutaire. On vous arrose abondamment par la parole divine... Reverdissez, devenez grain, mûrissez. Celui qui vous a semés veut moissonner des épis, non des épines. *Revirescite, granascite, maturascite. Qui enim vos seminavit, spicas vult invenire, non spinas* ».

Saint Jean a bu à la source divine, *de pectore Domini*. « *Putamus quid bibebat ? Non putemus, sed potemus* » (50).

Pour stimuler et inquiéter ceux qui remettent leur conversion au lendemain. Augustin revient souvent à un calembour populaire, dont il a dû constater l'effet sur son public. Opposant le gémissement de la colombe au croassement du corbeau, il répète « *Ipsa res est quae multos occidit, cum dicunt : cras, cras, et subito ostium clauditur. Remansit foras cum voce corvina, quia non habuit gemitum columbinum. Cras, cras, corvi vox est. Geme ut columbus* ». Le corbeau n'est pas revenu dans l'arche. A dire toujours « cras, cras » les pécheurs manqueront aussi leur salut (51).

Augustin n'a pas peur de certaines métaphores assez crues. On sait que, dans les banquets romains, les convives ne se gênaient pas pour lâcher de bruyants renvois. C'était une manière de féliciter les amphitryons. Cet usage, bien étrange pour nous, ne choquait donc personne, et Augustin l'introduit dans ses sermons. L'Alleluia pascal signifie « Gloire à Dieu ». Il faut le chanter avec amour. « *Quod est enim stomacho ructanti ructatio, hoc est cordi saginato laudatio* ». S. Jean lui-même *ructabat... quod biberat*, et dans un latin intraduisible Augustin l'appelle glorieusement : *magnus ille ructator* (52).

---

(50) Les exemples foisonnent. Nous n'en indiquons qu'un petit nombre : « cape per quod sis capax » (*Sermo 127. P.L.*, 38, 705) ; « fremens... tremens lupus » (*Sermo 179. ibid.*, 965) ; « lucet... ducet » (*Sermo 225. ibid.*, 1098) ; « confessa... professa » (*Sermo 99. ibid.*, 596) ; « si horremus... oremus » (*Tract. in Ioan., VI. P.L.*, 35, 1450) ; « dicebat... ducebat » (*Tract. XXVI. ibid.*, 1610) et le « non putemus sed potemus » (*Sermo 119. P.L.*, 38, 674).

(51) *Sermo 82. P.L.*, 38, 512. Il y revient dans un sermon contre les chrétiens concubinaires : « Dicitur : Corrigo. Quando corrigis ? quando mutaris ? Cras, inquis. Ecce quoties dicis : cras, cras, factus es corvus. Ecce dico tibi, cum facis vocem corvinam, occurrit tibi ruina. Nam ille corvus, cuius vocem imitaris, exiit de arca et non rediit » (*Sermo 224. P.L.*, 38, 1095).

(52) Il y revient avec insistance : « Ioannem apostolum audite... qui super pectus Domini discumbebat, et in eo convivia coelestia secreta bibebat. Ex illo potu, et ex illa felici ebrietate ructavit... Ille ergo magnus ructator, hoc est praedicator... » (*Sermo 34. P.L.*, 38, 210). « Hoc enim principium Evangelii sanctus Ioannes ructuavit quia de pectore Domini bibit... O saginam Dominici pectoris

Le réalisme africain n'a pas peur des mots. Le fumier que le jardinier dépose au pied du figuier stérile n'intimide pas Augustin. Tout au contraire: il l'inspire. De ce *cophinus stercoris* il va faire sortir d'étranges développements. Il ne faut pas seulement considérer le fumier, nous dit-il, mais l'endroit où on le place. Le fumier dans la maison n'est que saleté. *Foeditas ista stercoris sit in agro, non in domo* (52). Le fumier c'est la tristesse, *Tristitia enim est quomodo stercus.* Tout le carême c'est du fumier. Les larmes c'est encore du fumier. Il s'agit donc d'examiner où tombent ces larmes, sur quoi, car *stercoris locus opportunus dat fructum, importunus autem facit locum immundum.* « Quelqu'un, je ne sais qui, est triste ; je rencontre je ne sais qui et il est triste: je vois le fumier, je veux savoir où il est mis. Dites donc, mon brave homme, pourquoi êtes-vous triste ? — J'ai perdu de l'argent, répond-il. *Locus immundus, fructus nullus* » (53). « J'en vois un autre malheureux, gémissant, pleurant : *multum stercoris video, et ibi locum quaero...* Et en le voyant triste et tout en larmes, j'ai noté qu'il priait. Bon, me dis-je, s'il prie, c'est que ça va bien. Mais je veux en avoir le cœur net. Pourquoi toute cette douleur : *adhuc locum quaero.* Et je vois qu'avec larmes et gémissements il demande à Dieu la mort de son ennemi... *locus immundus, fructus nullus* » (55). Tout le symbole du fumier y passera.

Augustin y revient volontiers. Après le pressurage du raisin, on gardera le vin dans les magasins, et le marc, on le jettera au bétail. Ce sera le sort des pécheurs: *ut ventres pecorum pro poenis gehennarum per similitudinem intelligere liceat* (56).

La gourmandise des africains était proverbiale. Une bonne journée, c'était pour eux une bonne lippée (57). Augustin va contre ces goulus reprendre le vieil argument des Cyniques. « Ah !, me dis-tu, je fais des banquets recherchés ; le pauvre ne se nourrit que d'aliments communs. Bien, bien ; je vais vous interroger tous les deux après votre repas, quand vous êtes tous deux rassasiés. Ces mets exquis, dis-moi, que deviennent-ils une fois ingérés ? N'est-il pas sûr que si nous avions des miroirs dans le ventre, nous ne serions pas

---

eructuare ! » (*Sermo 119, ibid.*, 674). « Qui super pectus Domini discumbebat et regni coelorum quod ructuaret secretum bibebat » (*Sermo 135. ibid.*, 750). « Ibi erat hoc secretum, ut inde biberetur, quod in Evangelio ructuaretur » (*Sermo 120. ibid.*, 676).

(53) *Sermo 254. P.L.*, 38, 1184. « Stercus non loco suo positum, immunditia est. Stercus non loco suo positum immundam facit domum » (*ibid.*, 1182).

(54) « Nescio quis tristis est ; inveni nescio quem tristem. Stercus video, locum quaero... » (*ibid.*, 1183).

(55) La vraie pénitence c'est le fumier déposé au bon endroit. « Gemit peccatum ; agnosco agrum, exspecto fructum. Deo gratias ; bono loco est stercus ; non ibi vacat, fructum parturit » (*ibid.*, 1183).

(56) *Enarr. in Ps. 8. P.L.*, 36, 109.

(57) « Quando exhibes tibi bonum prandium, ideo putas quia bonum diem ducis ? » (*Sermo 40. P.L.*, 38, 245).

très fiers de tous ces aliments de choix dont nous nous remplissons ? » (58).

Enfin, pour tout dire de ce qui nous paraît aujourd'hui d'un goût douteux dans les symbolismes augustiniens, il est difficile de ne pas voir un mauvais jeu de mots dans l'explication de la phrase de Jean-Baptiste : *illum oportet crescere me autem minui*. Augustin ne peut pas résister à l'envie d'interpréter matériellement ces paroles. Jean a été raccourci, puisqu'on lui a coupé la tête ; et le Christ a été allongé puisqu'on l'a suspendu à la croix. Il y ajoute une considération sur le solstice d'été qui coïncide avec la fête de la Nativité de Jean-Baptiste, où les jours commencent à décroître ; et sur le solstice d'hiver où les jours augmentent à partir de la naissance du Sauveur (59).

Augustin n'était pas du tout un philosophe perdu dans des abstractions. Malgré son plotinisme évident, il avait gardé toute sa curiosité et tout son intérêt pour le monde visible. Dans ses *Confessions* il avoue que le spectacle d'un lézard gobant une mouche, ou celui d'un chien de chasse poursuivant un lièvre sont pour lui pleins d'attraits. Dans ses sermons, l'exhortation morale ou même l'exposition dogmatique se rattachent presque toujours à des observations vécues. « Imitez les pigeons en toute sécurité. Voyez-les : il sont heureux d'être ensemble ; ils volent en groupe ; ils picorent en groupe. Ils ne veulent pas l'isolement. Ils sont ravis d'être réunis... ; ils roucoulent en gémissements d'amour. C'est par des baisers qu'ils engendrent. Même lorsque, comme nous le voyons souvent, les pigeons se disputent les petites cellules du colombier, c'est comme une querelle pacifique. Est-ce qu'ils se séparent parce qu'ils se disputent ? Pas du tout. Ils continuent à voler et à picorer ensemble. Même leurs querelles sont pacifiques. Voyez les pigeons se disputer... c'est une querelle de pigeons et non pas de loups. Le pigeon aime, même quand il se dispute ; le loup est plein de haine, même quand il flatte » (60). Et la prudence du serpent sera traitée de la même façon pittoresque et vécue. « Si quelqu'un d'entre vous a fait attention quand il

(58) « Pretiosus cibus ad te intrat : quid fit, cum intraverit ? Nonne si specularia in ventre haberemus, de omnibus cibis pretiosis erubesceremus, quibus saturatus es ? » (*Sermo 61. P.L.*, 38, 413-414). Augustin renonce d'ailleurs à obtenir la frugalité chez ses chrétiens riches. Il se borne à leur demander de songer aux pauvres. « Neque ita hoc dixi, ut cogam divites epulis et cibis pauperum vesci... Utere cibis electis, pretiosis, quia sic consuevisti, quia non aliter potes, quia, si consuetudinem mutes, aegrotas. Conceditur tibi : utere superfluis, da pauperibus necessaria : utere pretiosis, da pauperibus vilia » (*ibid.*, 414).

(59) « Ita oportet Christum crescere, Ioannem autem minui. Hoc eorum indicant passiones. Nam Ioannes minutus est, caesus capite. Christus exaltatus est, crevit... in cruce. Hoc eorum indicant natales dies. Nam a nativitate Ioannis incipiunt dierum detrimenta ; a Christi autem, renovantur augmenta » (*Sermo 288. P.L.*, 38, 1308).

(60) *Sermo 64. P.L.*, 38, 426.

veut tuer une couleuvre, il aura vu qu'elle expose tout son corps aux coups pour sauver sa tête. Elle ne veut pas qu'on frappe l'endroit où elle sait que réside sa vie. Le Christ est notre vie ; le Christ est la tête de l'homme : *Caput viri Christus est (1 Cor.,* 11, 3). Celui qui garde le Christ en lui, garde sa tête pour lui » (61).

D'ailleurs si dans le serpent il faut craindre le venin, il a cependant de bonnes choses à nous apprendre. Il change de peau lorsqu'il se sent vieux ; il se rajeunit par ce dépouillement. Il se faufile entre les pierres et en s'y frottant, il y laisse son ancienne tunique. Nous aussi nous devons nous glisser par la porte étroite ; nous devons dépouiller le vieil homme. Laisser là tout ce qui est vétuste, c'est imiter le serpent astucieux.

Il y a aussi le scorpion et l'œuf, associés et opposés par le Sauveur lui-même (Luc, 11, 12). L'œuf c'est l'espérance. Sous sa coquille, il y a un futur poussin — *et testudine tectum est : non videtur quia operitur* (62). Avec de la patience et de la chaleur, il révélera ce qu'il contient : *fervescat et viviscat.* Le scorpion qui pique de la queue, c'est la déception. Comment ! l'empire romain est chrétien et il s'écroule. « *Ecce pereunt omnia christianis temporibus !* » Alaric a pris Rome et l'a saccagée. L'espérance était donc fallacieuse. C'est là le coup de dard du scorpion. « Non, ne perdez pas confiance. Le diable veut vous donner un scorpion au lieu d'un œuf. Gardez l'œuf des promesses. Faites-le couver par la Sagesse divine. C'est une bonne poule. Regardez-la, avec son plumage hérissé, ses ailes pendantes, son gloussement brisé, cassé, lassé, infirme. Elle se met d'accord avec ses poussins. Allons vite placer notre œuf, c'est-à-dire notre espérance, sous les ailes de cette poule » (63).

L'histoire du scorpion et de la poule ne s'arrête pas là. Augustin s'en prend directement cette fois à tous ceux qui expliquaient les désastres de 410 par la vengeance des vieilles divinités romaines détrônées (64). Ce sont des scorpions. Eh bien ! avez-vous vu comment

(61) *Ibid.*

(62) « Restat spes quae, quantum mihi videtur, ovo comparatur. Spes enim nondum pervenit ad rem ; et ovum est aliquid sed nondum est pullus. Quadrupedes ergo filios pariunt, aves autem spem filiorum » (*Sermo 105. P.L.* 38, 621).

(63) « Videte gallinam hispidam plumis, dimissis alis, voce fracta, et quassa, et lassa, et languida, congruere parvulis suis. Ovum ergo nostrum, id est spem nostram sub alis illius gallinae ponamus » (*ibd.,* 623) ; et ailleurs : « Non est enim iniuriosum nomen gallinae. Attendite ceteras aves, fratres ; multae aves ante nos fetant, calefaciunt pullos suos : nulla sic avis infirmatur cum pullis, quomodo gallina. Attendat Charitas vestra : hirundines, passeres, et ciconias videmus extra nidos suos, nec cognoscimus utrum fetus habeant : at vero gallinam cognoscimus in infirmitate vocis, in relaxatione plumarum : tota mutatur affectu pullorum : quia illi infirmi sunt, infirmam se facit... » (*Enarr. in Ps. 90. P.L., 37,* 1153).

(64) « Dicunt... quia continuo diis perditis Roma capta est, afflicta est. Prorsus non est verum » ; et il explique que Radagaise, le Goth païen, qui sacrifiait chaque jour à Jupiter, a été entièrement défait en 406 « pauci anni

une poule tue un scorpion ? Elle le tue et le mange. « Plût au ciel que ces blasphémateurs, rampant sur la terre, sortant de leurs trous, et piquant cruellement, plût au ciel que la poule (= la Sagesse divine) les tue, les dévore, les fasse passer par son corps et les change en œuf » (65). Le public ne semble pas avoir compris le symbole. Il croit qu'Augustin souhaite la mort de ces blasphémateurs, alors qu'il désire seulement les ramener à l'espérance. Cette poule qui doit les becqueter, les tuer, les manger, elle n'a pas l'air très amicale. L'auditoire manifeste. « Ne vous fâchez pas, leur crie Augustin ; je semble secoué par l'émotion ; mais je ne maudis pas ceux qui maudissent, et je prie pour ceux qui me blasphèment. On a dit de moi : qu'il ne parle donc plus de Rome ! Ah ! s'il pouvait se taire au sujet des malheurs de Rome ! Comme si j'étais un insulteur... ». Et après avoir expliqué que les victoires d'Alaric ne touchent en rien l'espérance éternelle des chrétiens, il revient à ses scorpions et à la poule. « Qu'ils arrivent donc, qu'ils cessent de blasphémer, qu'ils apprennent l'adoration ; que ces scorpions piquants soient mangés par la poule, et qu'ils soient convertis par leur passage dans son corps » (66).

Le « bestiaire » d'Augustin n'a rien de commun avec les compilations exubérantes du moyen âge. Il parle bien des aiglons adultérins, que leur père laisse choir quand ils ne parviennent pas à regarder le soleil (67) ; mais ce n'est qu'un « on dit », et la seule conclusion qu'il en tire c'est que Jean l'Evangéliste est un aigle bien légitime. En général, ce sont ses propres observations, partagées par son auditoire, qu'il utilise. Les racontars ne lui plaisent pas. Même quand il affirme que la perdrix est querelleuse, il s'abrite derrière le témoignage des oiseleurs (68). Il ne croit pas trop à la légende du pélican (69).

---

sunt ». Son armée était bien plus nombreuse que celle d'Alaric. Les gens disaient : « Cet homme sacrifie aux dieux ; et nous ne sacrifions plus. Nous serons battus ». Ce fut le contraire qui arriva... (*Sermo, 105. P.L.*, 38, 624).

(65) « Animadvertistis forte, quomodo gallina concidat scorpionem. Utinam ergo et istos blasphemantes, in terra reptantes, de cavernis prodeuntes, et male pungentes, illa gallina concidat et devoret, in corpus suum traiiciat et in ovum vertat » (*ibid.*, 623-624).

(66) « Veniant ergo, desinant blasphemare, discant adorare ; scorpii pungentes a gallina comedantur, in corpus traiicientis convertantur » (*ibid.*, 625).

(67) « Dicuntur enim et pulli aquilarum a parentibus sic probari, patris scilicet ungue suspendi, et radiis solis opponi : qui firme contemplatus fuerit, filius agnoscitur ; si acie palpitaverit, tamquam adulterinus ab ungue dimittitur » (*Tract. in Ioan. XXXVI. P.L.*, 35, 1666).

(68) A propos du texte de Jérémie, 16, 11. « Une perdrix couve des œufs qu'elle n'a pas pondus ; tel celui qui acquiert des richesses injustement ». Augustin, travaillant sur une mauvaise traduction latine, identifie cette perdrix avec le diable, et avec tous les amis du diable, et surtout les Donatistes... qui sont de grands chamailleurs. « Dixerim perdicem contentiosum animal. Hoc enim animal, ut aucupes norunt, etiam contendendi studio capitur » (*Sermo 46. P.L.*, 38, 286). On organisait alors des combats de perdrix comme plus tard des combats de coqs.

(69) « Qu'est-ce que le pélican ? Il habite dans des régions éloignées, du côté du Nil. Nous ne le voyons pas chez nous » (*Enarr. in Ps. 101. P.L.*, 37,

Est-ce que le cheval se dompte lui-même ? et le chameau ? et l'éléphant ? et le serpent ? et le lion ? et l'homme, est-ce qu'il se dompte lui-même ? Pour dompter le cheval, le bœuf, le chameau, l'éléphant, le lion ou le serpent, on va chercher un homme. Et pour dompter l'homme, il faut recourir à Dieu » ([70]).

Augustin connaissait les terribles puces méditerranéennes. Il s'en souvient pour exhorter ses fidèles à éviter même les petites fautes. « Ne dites pas : elles sont minuscules ; voyez plutôt combien elles sont nombreuses. Il ne s'agit pas sans doute d'un lion qui d'un coup de dent vous casse la nuque. Mais très souvent de petites bêtes, quand il y en a beaucoup, tuent tout aussi bien. Jetez quelqu'un dans un trou rempli de puces. Il y mourra... C'est comme les grains de sable, à force d'en mettre dans un bateau vous le coulerez. Et les gouttes de pluie ? toutes minuscules, n'est-ce pas ? mais elles font déborder les fleuves et jettent les maisons par terre » ([71]).

Avec les puces, il y a d'autres insectes dans les sermons d'Augustin : les mouches. « Attention aux mouches, s'écrie-t-il ; les oiseleurs en mettent dans leurs pièges, pour tromper les oiseaux affamés ; mais le diable fait la même chose pour prendre les hommes. Je ne sais plus qui ne pouvait supporter les mouches. Un manichéen le rencontra un jour tout irrité, et entendant qu'il détestait les mouches lui demanda : mais qui donc les a faites ? Et notre homme, bien que catholique, n'osa pas répondre que Dieu était l'auteur de cette peste ennuyeuse. Mais alors, dit l'autre, si Dieu ne les a pas faites, qui les a faites ? — Eh bien ! répondit-il, je crois que c'est le diable qui a fait les mouches. — Parfait, je vois que tu es intelligent : et les abeilles, qui sont tout juste un peu plus grandes ? — L'autre n'osa pas dire que Dieu avait fait les abeilles, mais pas les mouches leurs voisines. Des abeilles on passa aux sauterelles ; des sauterelles aux lézards ; des lézards aux oiseaux, des oiseaux aux moutons, puis aux bœufs, aux éléphants, et finalement à l'homme... Ce malheureux, parce qu'il détestait les mouches, a été pris comme une mouche par le diable, par Beelzebub, qui signifie, à ce qu'on dit, le prince des mouches » ([72]).

1298) ; et avant de raconter comment le pélican tue à coups de bec ses petits, les pleure pendant trois jours et les ressuscite en laissant tomber sur eux le sang d'une blessure qu'il se fait lui-même, il déclare qu'il a lu ces choses dans des livres. « Fortasse hoc verum, fortasse falsum... Vos sic audite, ut, si verum est, congruat ; si falsum, non teneat » (*ibid.*, 1299). Il en va de même pour l'aigle, qui se brise la pointe du bec, et qui se rajeunit par cette opération. « Dicitur... » (*Enarr. in Ps. 102. P.L.*, 37, 1323). En revanche, il connaît bien la chouette, qui habite les ruines. « Parietinae dicuntur, quas vulgo dicimus ruinas, ubi parietes stant sine tecto, sine habitantibus : ibi habitat nycticorax » (*Enarr. in Ps. 101. ibid.*, 1298).

(70) *Sermo 55, P.L.*, 38, 375.

(71) *Sermo 9. P.L.*, 38, 88.

(72) *Tract. in Ioan. I. P.L.*, 35, 1386.

Les onagres et les lièvres vont boire au même ruisseau paisible. « L'eau coule pour le lièvre timide et pour l'âne sauvage ; elle ne repousse aucun animal. Eh bien ! voici qu'éclate la voix de Cicéron ; on lit un de ses livres, un de ses dialogues, à moins que ce ne soit de Platon, ou d'un de ses pareils. Les ignorants l'entendent, les rustres aussi : quel est celui d'entre eux qui ose y boire ? C'est de l'eau bruyante, peut-être même trouble ; mais en tout cas elle coule avec tant de fracas, que l'animal timide n'ose s'approcher et boire... Mais que l'on chante un Psaume, et qui dira : c'est trop fort pour moi ? Plein de mystères sans doute, mais les enfants eux-mêmes se délectent à l'entendre ; les ignorants s'approchent pour boire « *et satiati ructant in psallendo* » (73).

La botanique, chez Augustin, est moins exploitée que la variété du monde animal. Là encore il ne parle que de ce qu'il a vu et de ce que son public a pu observer. Du sycomore, il se borne à dire qu'il n'y en a pas en Afrique ; ou à tout le moins fort peu. Il ne le connaît que par ouï-dire (74). En revanche pour convaincre son public que les persécuteurs ne sont pas grand'chose, il les compare aux champignons vénéneux. Ils tuent, dites-vous, les champignons font de même (75).

Les grandes cultures africaines, alors comme aujourd'hui, étaient la vigne et l'olivier. La vigne revient avec insistance dans l'imagerie augustinienne. Un thème qui l'a préoccupé toute sa vie — et dont nous reparlerons plus bas — c'est l'incroyable mélange des bons et des méchants, non seulement dans le monde mais dans l'Eglise elle-même. Le scandale des mauvais chrétiens était partout dans cet Empire romain où le catholicisme depuis Constantin et surtout depuis Théodose attirait les faveurs officielles. De plus, en Afrique, le schisme donatiste exigeait que l'on mît en garde les fidèles contre les pasteurs eux-mêmes. « Ceux qui font le mal, ce sont les ronces. Dès lors, me direz-vous, comment pouvons-nous récolter des raisins sur les ronces ? Je vous répondrai : le raisin ne vient jamais des ronces, mais il arrive parfois que le sarment de vigne va s'accrocher à la haie épineuse, et la grappe pend au milieu de l'épaisseur des ronces, sans provenir de leur racine. Et toi, si tu as faim, et si tu n'as rien d'autre pour détacher la grappe, introduis ta main avec prudence, pour ne pas être égratigné par les épines. Je veux dire : n'imite pas la malice des méchants, cueille la grappe qui pend au milieu des ronces mais qui est née de la racine de la vigne : « *ad te*

(73) *Enarr. in Ps. 103. P.L.*, 37, 1362.

(74) « In regionibus nostris aut omnino nusquam, aut raro forte alicubi nascitur... Sycomora dicuntur poma quaedam ficis similia : sed tamen distant aliquid ; quod possunt nosse qui viderunt vel gustaverunt » (*Sermo 174. P.L.*, 38, 941).

(75) « Ista tota potentia saevientium est : facere quod fungus. Manducant homines fungum malum et moriuntur » (*Sermo 61. P.L.*, 38, 422).

perveniat botri alimentum : spinis servatur ignis tormentorum » (76).

Augustin n'a jamais considéré le miracle comme un phénomène exceptionnel, encore moins comme une dérogation aux lois de la nature. Pour lui le miracle est partout. Ressusciter un mort n'est pas plus difficile, ni au fond, plus extraordinaire que faire pousser une moisson. *Omnia miraculis plena sunt, sed assiduitate viluerunt* (77). « Explique-moi, mon ami, je t'interroge sur les choses les plus ordinaires et les plus usuelles ; explique-moi pourquoi la graine du figuier est tellement petite qu'on peut à peine la voir et pourquoi l'humble melon a des pépins énormes ? Dans cette petite graine de figue, toute minuscule, il y a une racine cachée, et une force de croissance, et des feuilles et les fruits qui apparaîtront sur l'arbre... Pas besoin d'aller chercher bien loin ; personne n'explique les choses quotidiennes, et tu exiges de moi l'explication des miracles ! » (78).

Les oliviers et les lauriers lui servent à illustrer sa conception du mariage. Le genre humain, nous dit-il, se conserve grâce à deux opérations de la chair : il se nourrit d'abord, et il se reproduit. « Per hoc sustentaculum (manducare et bibere) sustentantur homines quod ad se ipsos attinet : successioni autem non consulunt manducando et bibendo sed uxores ducendo ». Les hommes meurent, l'espèce se maintient, car l'homme est comme la feuille des arbres ; non pas de n'importe quel arbre, mais d'arbres tels que l'olivier et le laurier, qui ont toujours du feuillage sans avoir toujours les mêmes feuilles (79). Et la conclusion chère à Augustin est amenée par le parallélisme même : celui qui mange pour le plaisir est un gourmand coupable ; et celui qui use du mariage dans un autre but que d'avoir des enfants est un voluptueux coupable : « Est quidem peccatum sed veniale » (80). Nous ne discutons pas ici cette théologie ; nous la signalons.

Contre l'arianisme, qui plaçait un intervalle de temps entre l'éternité du Père et l'existence du Verbe : « erat quando non erat », c'est encore à la botanique qu'Augustin va demander un symbole. « Vous savez tous comment l'eau reflète souvent l'image du corps. Je veux dire que lorsque quelqu'un passe sur l'eau ou regarde dans l'eau, il

(76) *Sermo 46. P.L.*, 38, 283. On retrouve la même comparaison. *Sermo 75, ibid.*, 474. « Nam et aliquando in spinosa sepe vineae, implicant se vites, et de rubo pendent botri. Audito nomine spinarum contempturus es uvam Require radicem spinarum et vide ubi invenias. Sequere radicem botri pendentis, et vide ubi invenias. Sic intellige aliud pertinere ad cor Pharisaei, et aliud ad cathedram Moysi ». Idem encore : *Sermo* 101, *ibid.*, 610 ; et *Sermo 137, ibid.*, 761-762.

(77) *Sermo 258. P.L.*, 38, 1157.

(78) *Ibid.*, 1158.

(79) « Sic et genus humanum quotidie morientium detrimenta non sentit, per supplementa nascentium... Si autem morerentur tantum et non nascerentur : *velut arbores quaedam omnibus foliis, ita terra omnibus hominibus nudaretur* » (*Sermo 51. P.L.*, 38, 346).

(80) *Ibid.*, 345.

y voit son image. Eh bien ! supposons quelque chose qui naisse sur l'eau : une plante aquatique, une lentille. Est-ce qu'elle ne naît pas avec son image ? Dès qu'elle commence à exister, son reflet existe aussi...Elle naît avec lui, et cependant le reflet dépend de la plante et non pas la plante du reflet. Elle naît avec son reflet, et les deux : plante et reflet, commencent ensemble. L'engendré et l'engendrant sont simultanés. Ils ont la même durée... C'était là notre grosse *difficulté, notre gros travail : comment saisir une naissance éternelle* ?... Tu ne pouvais pas comprendre un engendré coéternel à son Père éternel, et je t'ai montré des choses qui naissent simultanées avec celles qui les produisent. Ce qu'est le simultané pour les choses du temps ; c'est le coéternel pour l'éternité » (81).

Il reconnaît d'ailleurs que certains de ces auditeurs voudraient plus de précision. « Semper enim dicitur : Ecce dedisti similitudines sed... » et continuent à objecter, mais pour éclairer la solution Augustin préfère toujours fixer les esprits sur une image synthétique. Que faut-il penser du monde ? Il semble bien mauvais, puisqu'il est maudit : « Vae mundo a scandalis ! » ; et il est très bon, puisque Dieu se l'est réconcilié dans le Christ (*2 Cor.*, 5, 19). « Mundus malus ? mundus bonus ? mundus malus ? omnes in mundo mali ? Mundus bonus ? omnes in mundo boni ? » Pas de conclusion aussi absolue ! C'est comme quand nous regardons un champ de culture. Il est tout plein ce champ. Plein de quoi ? De froment. Et cependant nous disons aussi en toute vérité qu'il est plein de paille. Et cet arbre ? Il est couvert de fruits, dit quelqu'un ; et un autre dit qu'il est couvert de feuilles... Et tous les deux ont raison. « Nec plenitudo foliorum abstulit fructui locum ; nec plenitudo fructuum turbam expulit foliorum » (82). La séparation se fera au moment de la cueillette.

Les phénomènes naturels les plus ordinaires peuvent illustrer des vérités profondes. Quand la nuit est très claire, le firmament est constellé d'astres qui ne bougent pas à nos yeux ; mais quand passent lentement des nuages, il nous arrive de croire que le nuage est immobile et que ce sont les étoiles qui s'en vont en sens inverse. C'est exactement ce qui arrive aux hérétiques. Ils interprètent les Ecritures en fonction de leur propre opinion nuageuse (83).

La résurrection des corps paraissait, dans l'ambiance platonicienne du monde gréco-romain, une vérité de foi assez dure à accepter. Augustin va malaxer la difficulté. Tout le morceau, malgré sa longueur,

(81) *Sermo 117. P.L.*, 38, 668.
(82) *Sermo 81. P.L.*, 38, 501.
(83) *Sermo 1. P.L.*, 38, 25 : « quemadmodum solet accidere, ut quando transeuntes nubes per obscura noctis intuemur, earum caligine sic acies nostra turbetur, ut in contrarium nobis sidera currere videantur, sic isti haeretici... ».

vaut d'être cité. Il montre parfaitement ce qu'était le « sermon parlé » alors.

« Je veux cependant vous discuter encore quelque chose sur l'inégalité des poids. Je te demande, mon ami, réponds-moi : la terre, c'est bien de la terre, et l'eau c'est de l'eau, et l'air c'est l'air ; et l'éther c'est-à-dire le ciel et ce feu liquide, c'est bien le ciel... Ces quatre éléments constituent le monde. Cherche ce qui est le plus bas ; c'est la terre. Et au-dessus ? c'est l'eau. Et au-dessus ? c'est l'air. Et au-dessus ? c'est le ciel, l'éther... Et le bois appartient à la terre ? Bien sûr, il naît en terre, il s'alimente, il croît sur la terre... Parfait. Reviens maintenant avec moi à l'ordre des pesanteurs. La terre est tout en bas. Suis bien l'ordre. Au-dessus de la terre, qu'y a-t-il ? L'eau. Mais alors pourquoi le bois flotte-t-il sur l'eau ? C'est un corps terrestre ; il devrait être sous l'eau, et non pas au-dessus. Nous découvrons donc tout en bas la terre, puis l'eau, puis encore de la terre... Tu ne retrouves plus l'ordre, garde la foi... Ecoute, plus merveilleux encore. Les corps très lourds... qui coulent au fond de l'eau dès qu'on les lâche, comme le fer ou le plomb, tu les connais. Qu'y a-t-il de plus lourd que le plomb ? Et voilà qu'une main d'ouvrier s'approche de ce plomb, en fait un pot concave, et le plomb nage sur l'eau ! Et Dieu ne donnerait pas à mon corps ce qu'un ouvrier donne au plomb ? Et l'eau ? où la places-tu ? reviens à l'ordre des éléments. L'eau est au-dessus de la terre ; et pourquoi les fleuves sont-ils suspendus en l'air avant de courir par terre (84) ? Dieu fera quelque chose de semblable avec nos corps : « dabit ergo Deus miram facilitatem, miram levitatem... Ubi volueris eris... ».

Augustin revient encore à la physique des légers et des graves pour expliquer ce qu'est le fondement de l'espérance chrétienne et donc de l'Eglise elle-même. Ce fondement c'est le Christ, et le Christ est la tête de l'Eglise. Mais le fondement est toujours en bas et la tête est en haut. « Comprenez bien ce que je vais dire ; peut-être arriverai-je à vous l'expliquer au nom du Seigneur. Il y a deux sortes de poids, car le poids c'est comme la poussée d'une chose qui tend à son lieu naturel. Quand tu portes en main une pierre, tu sens son poids. Elle fait pression sur ta main, parce qu'elle veut atteindre son lieu naturel. Veux-tu voir ce qu'elle désire atteindre ? Ouvre la main, la pierre tombe par terre et elle y reste. Elle a trouvé sa place. Mais il y a des choses qui vont chercher leur place en haut. Quand tu verses de l'eau dans de l'huile, elle va au fond... Au contraire place de l'huile sous l'eau, comme par exemple quand un tonneau d'huile tombe à la mer et se brise. L'huile ne reste pas sous l'eau ; c'est

(84) *Sermo 242. P.L.*, 38, 1142. Il continue d'ailleurs ses comparaisons : le plus léger se meut plus facilement que le lourd, et cependant l'athlète corpulent court sans difficulté, là où le maigrichon infirme et sans poids réussit à peine à se mouvoir.

son poids qui la fait remonter... L'Eglise est sur terre, mais elle tend au ciel. Son fondement est donc en haut, c'est Notre-Seigneur, assis à la droite du Père... Avez-vous bien compris l'explication (85) ?

L'arche du déluge a été construite *de lignis quadratis* qu'Augustin entend comme de blocs cubiques. C'était la figure de l'Eglise. Pourquoi cubiques ? Faites attention à ces matériaux cubiques, le chrétien doit être cubique. Qu'est-ce que cela veut dire ? Dans l'épreuve le chrétien ne tombe jamais ; on peut le pousser, le retourner, le renverser, il reste toujours d'aplomb. Essayez donc de faire qu'une pierre cubique ne tombe pas toujours debout ! *Quadratum lapidem quacumque verteris stat* (86).

Le Christ a faim et soif dans les pauvres. Comment est-ce possible ? Ecoutez bien. Dans notre corps la tête est en haut, et les pieds en bas, et cependant lorsque dans une foule, dans une cohue serrée quelqu'un t'écrase les pieds, est-ce que ce n'est pas ta tête qui crie : Holà ! tu m'écrases ? Personne n'a écrasé ta tête ni ta langue : ta tête est là, bien en l'air, bien à l'abri ; il ne lui est rien arrivé de fâcheux ; mais parce que le lien d'amour a mis de l'unité de ta tête à tes pieds, ta langue qui ne veut pas se séparer du tout a crié : tu m'écrases, alors que personne ne l'a touchée. Et de même que ta langue, que personne n'a touchée, crie : on m'écrase ; de même le Christ, notre tête, que personne n'écrase, se plaint de ce qu'on ne lui ait pas donné à manger quand il avait faim (87).

Il n'est pas facile d'expliquer le mystère de l'omniprésence divine. Le Verbe est tout entier au ciel, tout entier sur la terre, tout entier chez les anges, tout entier auprès du Père, tout entier chez la Vierge, tout entier dans l'éternité, tout entier dans la chair, tout entier aux enfers, quand il les a visités, tout entier dans le paradis, où il a fait passer le bon larron... (88).

Augustin, pour éclairer la chose, va prendre une de ses comparaisons favorites, et à sa manière habituelle va tout bien détailler. « Je vous parle... le son de mes paroles passe, les syllabes se suivent, la seconde ne retentit pas avant que la première ne soit terminée. Et cependant tout ce transitoire est plein de prodige. Ecoutez bien. Si je vous apportais un pain pour vous rassasier, il n'arriverait pas tout entier à chacun de vous : vous partageriez mon cadeau, et vous en auriez d'autant moins chacun que vous seriez

(85) *Enarr. in Ps. 30. P.L.*, 36, 222-223.

(86) *Enarr. in Ps. 86. P.L.*, 37, 1103. « Sic ergo conquadramini, ad omnes tentationes parati : quidquid impulerit, non vos evertat. Stantem te inveniat omnis casus ».

(87) *Sermo 137. P.L.*, 38, 755. La même comparaison est reprise plusieurs fois, p. ex. *Enarr. in Ps. 30. P.L.*, 36, 231.

(88) « Verbum Dei totum in coelis, totum in terris, totum in angelis, totum apud Patrem, totum apud virginem, totum in aeternitate, totum in carne, totum ad inferos cum visitaret, totum in paradiso, quo latronem transtulit... » (*Sermo 28. P.L.*, 38, 184).

davantage à le diviser. Eh bien ! je vous apporte mon discours. Vous ne partagez pas entre vous les mots et les syllabes, vous ne coupez pas mon discours, pour en prendre qui un morceau qui un autre, de sorte que mes paroles vous arrivent en fragments et en miettes. Un seul entend tout ; et deux entendent tout, *totum audiunt plures* ; tous ceux qui sont venus entendent tout. Le discours suffit à tous, et tous le reçoivent en entier. Ton oreille est prête à tout recevoir, et l'oreille de ton voisin ne te vole rien. Si cela se produit pour un discours sonore, que n'arrivera-t-il pas pour le Verbe tout-puissant !... Je n'ai pas autant de voix différentes qu'il n'y a d'oreilles pour m'écouter ; mais une seule voix remplit toutes les oreilles, sans division, tout entière pour tous (89).

Il y a plus encore. Les mots ont un sens, et ce sens on le communique par la parole, tout en le gardant pour soi. *Intellectus ergo, manens in corde meo, migrat ad tuum, nec deserit meum* (90). De la même manière le Verbe, sagesse de Dieu, reste auprès du Père et se donne néanmoins aux hommes.

Augustin est visiblement satisfait de sa comparaison. « Comprenez, savourez ce que vous venez d'entendre ; réfléchissez bien *et de Deo maiora sentite* ». Il l'utilisera encore pour expliquer le « *Deus meus* ». « Dieu est au-dessus de tous, et cependant, je ne sais pourquoi, personne ne s'enhardit à dire : mon Dieu, sinon ceux qui croient en lui et qui l'aiment... Dis-le donc : dis « mon Dieu ». Dis-le en toute sûreté ; tu dis vrai... car tu ne dis pas « Mon Dieu » comme tu dis « mon cheval ». Ton cheval est à toi et pas à un autre. Ton Dieu est à toi tout entier, et il est tout entier en tous et en chacun. On ne se le partage pas : *in omnibus integer, in singulis integer,* tout comme le sermon possédé par chaque auditeur dans sa totalité (91).

Les différents métiers seront aussi pour Augustin une mine inépuisable de comparaisons populaires. Voici l'oiseleur. Il a posé ses filets en avant d'un buisson ; puis il s'est mis à jeter des pierres dans le buisson. Les oiseaux pour éviter les pierres sont allés se jeter dans le filet. Quelle stupidité de leur part ! Les pierres n'en auraient tué aucun. Avez-vous jamais réussi à abattre un oiseau en jetant au hasard des pierres dans un buisson (92) ? Les bons chrétiens reçoivent aussi des coups de pierre de la part des chrétiens mauvais avec lesquels ils vivent. « Tu veux rester sobre parmi ces ivrognes, et chaste parmi ces fornicateurs, et servir Dieu parmi ces

(89) *Sermo 28. P.L.*, 38, 184. Un thème identique est repris au *sermon 47, ibid.*, 315 ; au *sermon 120, ibid.*, 677 ; au *sermon 187, ibid.*, 1001 ; au *sermon 239, ibid.*, 1481.

(90) *Ibid.*, 185.

(91) *Sermo 47. P.L.*, 38, 315.

(92) « Quomodo retia plerumque tenduntur, ad caput sepis tenduntur avibus, et lapides mittuntur in sepem : lapides illi nihil facturi sunt avibus. Quando enim ferit avem, qui lapidem mittit in sepem ? Timens autem avis inanem sonum, cadit in retia » (*Enarr. in Ps. 90. P.L.*, 37, 1151).

consulteurs de sorts, et n'aller qu'à l'église parmi tous ces assidus du théâtre ; tu les entendras se moquer de toi. Ils te diront : quel grand homme tu es ! tu es le Juste incarné ! tu es Elie lui-même ; tu es Pierre ; tu es tombé du ciel... Si tu cèdes et abandonnes le chemin du Christ, te voilà pris dans la tenderie du diable (93).

Le médecin revient partout. Augustin s'en sert pour expliquer ce que doit être l'amour du prochain et par contre-coup ce qu'est l'amour de Dieu. Le médecin aime le malade, puisqu'il va le trouver ; et le médecin déteste le malade, puisqu'il veut le guérir. S'il aimait tout bonnement le malade comme malade, il ne s'efforcerait pas de lui enlever sa fièvre, ni son hydropisie ; et s'il détestait simplement le malade, il ne s'occuperait pas de lui faire du bien. Aimez donc les pécheurs en pourchassant leur péché ; car c'est d'un amour semblable que Dieu nous aime tous (94).

Nous sommes tous malades. Et ceux qui se croient en bonne santé sont les plus atteints (95), comme la gangrène complète qui est indolore (96). C'est le cas des ivrognes. Les chrétiens s'enivrent sans scrupule. Pour la plupart l'ébriété n'est pas considérée comme un péché. « Quis non contemnat ebriositatis peccatum ? abundat tale peccatum et contemnitur. Iam cor ebriosum perdidit sensum ; non habet dolorem quia nec salutem » (97).

Avec cette pointe de défaitisme, sur laquelle nous aurons à revenir, Augustin reconnaît qu'il n'a pas toujours le courage de prendre les grandes mesures d'amputation. Contre ces ivrognes il se contente de parler : *non novimus nisi loqui.* Les excommunier, les mettre à la porte de l'Eglise, il ne l'ose pas : *excommunicare, de Ecclesia proïcere pigri sumus.* Et il confie la guérison morale au médecin tout-puissant (98).

Après le médecin, voici le batelier dont l'embarcation fait eau :

(93) *Ibid.*

(94) « Dilige peccatorem, non in quantum peccator est, sed in quantum homo est. Quomodo si diligis aegrum, persequeris febrem : nam si parcis febri, non diligis aegrum ». (*Sermo 4. P.L.*, 38, 43).

(95) Nous avons le diagnostic médical des cas désespérés : « Certe medici quando aegros inspiciunt, hoc dicunt : verbi gratia : hydrops est iste, moritur, hic morbus non potest curari. Elephantiosus est, nec morbus iste curari potest. Phtisicus est, quis hoc curat ? Necesse est ut pereat, necesse est ut moriatur. Ecce iam dixit medicus : phtisicus est, non potest nisi moriatur ; et tamen aliquando et hydrops non inde moritur, et elephantiosus non inde moritur, et phtisicus non inde moritur » (*Sermo 77. P.L.*, 38, 489).

Nous avons aussi la scène pathétique du malade qui supplie le grand chirurgien, qui se met à ses pieds, qui fond en larmes, et le spécialiste fameux de lui dire : tu ne guériras que si je te coupe et te brûle. *Respondet : fac quod vis, tantum sana me !* Il accepte tout : *totum patitur, ut serius moriatur : et non vult pauca pati, ut numquam moriatur !* » (*Sermo 80, ibid.*, 495).

(96) « Quod valde putre est non dolet : quando... tangitur, pungitur, vellicatur nec dolet, pro mortuo habendum est ac de corpore praecidendum » (*Sermo 17. P.L.*, 38, 125).

(97) *Sermo 17. P.L.*, 38, 125.

(98) *Ibid.*

per angustas rimulas navis insudat aqua, impletur sentina. Les mains des matelots ne sont pas inactives, *ambulant manus* ; elles vont et viennent pour vider la sentine. Fais de même ; tu ne peux vivre sans commettre des fautes. Ne les méprise pas sous prétexte qu'elles sont légères. Vide aussi la sentine : *quotidie sentines.* Que tes mains se promènent sans cesse. Qu'est-ce que cela veut dire ? Que tes mains se promènent en donnant l'aumône, en rendant service, en faisant le bien (99).

Nous savons que pour Augustin l'Eglise est loin d'être la société des parfaits. Sur ce point, les luthériens, qui se réclament de lui, lui ont fait dire exactement le contraire de ce qu'il a toujours affirmé. Il ne cesse de répéter que l'Eglise est une société de malades, de grands malades, de pécheurs bien authentiques. L'Eglise est pleine de rides ; elle n'est pas belle. C'est l'Eglise des promesses, l'Eglise future, après la consommation, qui seule mérite les épithètes glorieuses. Ici, sur la terre, elle est comme la toile toute chiffonnée que le foulon doit étirer sur son appareil de bois pour que sa surface devienne nette et perde tous les mauvais plis (100). Ce bois du foulon c'est la Croix du Seigneur.

La pêche et la moisson seront mises largement à contribution. Augustin les trouvait dans l'Evangile lui-même. Il y a d'abord le fait que saint Pierre était un pêcheur par profession, et quand il commente un passage de la deuxième épitre de Pierre (1, 18-19) il s'arrête un instant. « Pierre, qui parle ainsi, était un pêcheur, et aujourd'hui on félicite chaudement l'orateur qui a pu comprendre ce que disait le pêcheur... Si le Christ avait d'abord choisi un orateur, celui-ci aurait dit : J'ai été choisi à cause de mon éloquence. S'il avait choisi un sénateur, le sénateur aurait pensé : c'est pour ma dignité qu'on me choisit. S'il avait choisi un empereur, celui-ci aurait dit : c'est ma puissance qui m'a fait désigner. Qu'ils se tiennent tous tranquilles, qu'on les fasse attendre un peu... oui, qu'ils attendent un peu tous ceux qui peuvent se glorifier en eux-mêmes. Amène-moi, dit Dieu, ce pêcheur ; amène-moi cet illettré : amène-moi cet ignorant ; amène-moi cet individu, auquel le sénateur ne daigne pas adresser la parole, même quand il lui achète un poisson ; amène-le-moi,

(99) *Sermo 58. P.L.*, 38, 398. Ailleurs la description est encore plus détaillée. Nous y voyons le seau de vidange, les fissures dans la charpente du navire et l'eau qui s'infiltre sans arrêt pendant le long voyage (*Sermo 288. P.L.*, 38, 1274). Il semble bien que, conformément à sa doctrine générale du péché, et entraîné par les comparaisons qu'il emploie (gouttes d'eau, grains de sable, etc.), Augustin ait laissé entendre que beaucoup de petits péchés finissaient, en s'accumulant, par en faire un grand. Mais nous n'avons pas ici à discuter sa théologie.

(100) « Ubi es ergo, haeretice Pelagiane vel Coelestiane ? Ecce tota Ecclesia dicit : dimitte nobis debita nostra. Habet ergo maculas et rugas... Et ubi extenditur ruga nostra ? Tamquam in tendicula fullonis, in cruce Christi » (*Sermo 181. P.L.*, 38, 982-983).

quand je l'aurai rempli, on saura ce que je puis faire... Que le pêcheur vienne d'abord ; il vaut mieux que par lui on m'amène ensuite l'empereur » (101).

Augustin a repris la même pensée en l'amplifiant encore. Il fait défiler d'abord le sénateur, le riche, l'empereur, l'orateur, le philosophe. La litanie s'est enrichie. Tous ces puissants ne sont que des « enflés », *multum tument*, mais enflure et grandeur ne sont pas synonymes. Ces orgueilleux doivent être guéris par une dose de bêtise — *aliqua stoliditate sanandi sunt* (102). Et le morceau se poursuit : « Amène-moi d'abord ce pêcheur. Viens ici, toi, pauvre homme et suis-moi ; tu n'as rien, tu ne sais rien ; suis-moi. Pauvre imbécile — *idiota pauper* — suis-moi. Il n'y a rien en toi qui puisse faire peur ; mais il y a beaucoup de choses dont je puis te remplir. A une source si vaste, il faut apporter un vase vide. Et le pêcheur laissa ses filets ; et le pêcheur reçut la grâce, et il se changea en divin orateur » (103).

La pêche à la ligne entre aussi dans le sermon. Le scandale, pour la plupart des fidèles, était de voir les braves gens poursuivis par la malchance, et les canailles les plus authentiques toujours prospères. Dans leur dépit, il leur arrivait de dire : il n'y a que les méchants pour être favorisés. *Non placent nisi mali* (104). Augustin doit revenir sans cesse sur cette difficulté. Il accepte d'ailleurs le fait brutal que Dieu favorise les méchants et rend la vie dure aux bons (105). Comme nous le verrons, ce scandale entrait sans effort dans sa conception générale du monde. Il tâche cependant de venir au secours des chrétiens ébranlés. Tous ces méchants si heureux, ce sont des poissons qui se réjouissent d'un appât succulent. Le pêcheur n'a pas encore ferré — *nondum traxit hamum piscator* — mais l'hameçon est déjà dans leur gorge — *hamum habet in faucibus* (106). Dieu peut attendre ; mais quand il tirera la ligne, on jugera du bonheur des poissons !

Tous les travaux champêtres fournissent des thèmes à la prédication d'Augustin : thèmes dogmatiques ou moraux. « Voyons, mes frères, quand le laboureur part avec sa charrue et ses graines, est-ce que parfois le vent n'est pas très froid ou la pluie bien hargneuse ? Il regarde le ciel ; il le voit très vilain ; il grelotte de froid, et il part cependant et il sème. Il redoute qu'à force d'attendre le beau temps,

(101) *Sermo 44. P.L.*, 38, 257.
(102) Les Mauristes ont lu « soliditate », ce qui paraît une faute assez nette (*Sermo 87. P.L.*, 38, 537).
(103) « Dimisit retia piscator ; accepit gratiam peccator, et factus est divinus orator » (*Ibid.*).
(104) *Sermo 17. P.L.*, 38, 126.
(105) « Revera, fratres mei, nullum mare tam profundum est, quam est ista cogitatio Dei, ut mali floreant et boni laborent » (*Enarr. in Ps. 91. P.L.*, 37, 1176).
(106) *Ibid.*

il ne trouve rien plus tard à moissonner. Ne tardez pas, mes frères ; semez même en hiver, même en pleurant, semez votre bonne volonté et vos bonnes actions » (107).

Le mélange des justes et des impies — ce mélange scandaleux que l'on trouve à l'intérieur même de l'Eglise — c'est comme la paille et les épis tous ensemble sur le sol de l'aire. Le grain on ne l'aperçoit pas fort. Un benêt peut s'imaginer que toute la moisson ce n'est rien d'autre que ces bottes de paille (108). Mais attendez : les bœufs viendront fouler et triturer tout cela. Le vent emportera les fétus. Pas tous, bien sûr ! Il en restera encore avec le froment. Il en restera jusqu'à l'arrivée du grand vanneur, qui va tout cribler, tout nettoyer, tout séparer et qui serrera tout le froment, sans une seule paille, dans ses greniers (109).

Augustin veut expliquer et exploiter plus à fond ce thème que l'Evangile avait rendu presque banal. Il connaît par expérience le chrétien flottant, intéressé, qui se sert de l'Eglise au lieu de la servir. « En voici un, qui pour réussir une affaire s'imagine qu'il trouvera un peu de piston chez les Donatistes. Il y court. Les sectaires lui disent tout net qu'ils ne feront rien pour lui, s'il ne s'agrège à leur groupe. Qu'à cela ne tienne ! Aussitôt entendu, aussitôt pratiqué. Mon homme passe aux Donatistes. Mais voici que pour une autre petite affaire, la protection des catholiques lui paraît meilleure. Il lâche ses Donatistes et nous le revoyons chez nous. Que signifie ce va-et-vient ? Regardez bien l'aire où est déposée la moisson. Au souffle du vent, un fétu s'envole et va se plaquer dans le buisson ; mais le vent tourne, le fétu revient sur l'aire. Tout cela ce sont jeux de paille, de simple paille légère. Le grain, lui, ne connaît pas ces voyages » (110).

Et ce grain, on ne le laisse pas longtemps par terre, sur le sol humide. Il y pourrirait. Après avoir labouré, moissonné, trituré, battu, vanné, on ne veut pas perdre le fruit de tant de travail. On met le grain à l'abri, au-dessus du sol... Fort bien ! Et ton cœur, où le places-tu ? Pour qu'il ne pourrisse pas sur la terre, garde le bien haut : *sursum cor, sursum cogitationem, sursum amorem, sursum spem...* (111).

Les mêmes idées reviendront au sujet du pressoir d'huile ou de raisin. Dieu sépare ses élus, comme sous le pressoir l'huile se sé-

(107) *Enarr. in Ps. 125. P.L.*, 37, 1668.
(108) « Quaeris cum aliquō bene vivere, et vix invenis : multi mali te circumdant, quia pauca grana, multa palea » (*Enarr. in Ps. 93. P.L.*, 37, 1208). « Non possumus enim negare plures esse malos, et tam plures ut inter eos boni prorsus non appareant, quomodo non apparent grana in area. Nam quisquis aream videt, potest putare quod sola palea sit » (*Enarr. in Ps. 47. P.L.*, 36, 539).
(109) *Sermo 252. P.L.*, 38, 1175.
(110) *Ibid.*
(111) *Enarr. in Ps. 90. P.L.*, 37, 1170.

pare de l'amurgue ; et le vin de la pulpe. La ville africaine de Sétif vient d'être secouée par un tremblement de terre : les habitants sont restés pendant cinq jours dehors, en plein champ. C'était un bon coup de pressoir. Et le résultat ? On nous annonce que près de deux mille se sont fait baptiser : cela c'est l'huile ; les autres ont crié, protesté, blasphémé : c'est l'amurgue, le déchet. Le monde est un immense pressoir, que Dieu actionne sans répit. *Novit oleum suum, novit quid recipiat, quo pondere pressurae eliquetur* (112).

Dieu est mystérieux dans ses choix. Il est tout-puissant dans ses œuvres. Vous croyez qu'il lui a été difficile de créer le monde ? de faire naître des enfants à des vieillards ? Les choses peuvent être grandes ou petites, rares ou communes, mais il n'y a pas plus d'effort de la part de Dieu dans les unes que dans les autres. Un peintre dessine une souris et un éléphant avec la même facilité. *Diversa opera sed ars una* (113).

Il est étrange qu'Augustin, dont on connaît le goût pour la grande ville de Carthage, n'ait presque rien emprunté, en fait de comparaisons, à l'activité commerciale. Il parle bien des fruits exotiques — *poma peregrina* (114) — qui se vendent sur les marchés africains. Il dit en passant que si les pièces de monnaie sont rondes, c'est pour indiquer qu'elles roulent et que la richesse est fugace (115). Mais nous ne trouvons guère dans ses sermons les scènes de boutique, les discussions des « souks », le langage coloré de la publicité des bazars.

En revanche la vie de famille tient une place très large. Augustin, dans ses « *Confessions* » a porté sur les enfants des jugements bien sévères, que Baïus plus tard a coulés en formules outrancières (116). A la manière des Stoïciens qui ne considèrent pas l'objet d'un acte, mais qui mesurent le sujet sur le sujet, il n'a pas vu de différence entre deux gosses qui se disputent un jouet et Antoine ou Octave qui se disputent l'empire (117). Les dimensions du hochet n'ont rien à voir avec le désordre de la querelle. Qu'on s'arrache des billes — *pilulae* — ou des provinces, cela ne fait rien à l'affaire ; et tricher au jeu est aussi mal que voler son voisin. *Omnis lusus puerorum simulacrum est negotii maioris* (118). Ce pessimisme n'a pas trop déteint sur les sermons au peuple. Là nous retrouvons

(112) *Sermo 19. P.L.*, 38, 137. Cfr *Enarr. in Ps. 83. P.L.*, 37, 1056.
(113) *Sermo 2. P.L.*, 38, 30-31.
(114) Il s'agit du banquet eucharistique que le Christ offre à ses fidèles. « Ecce epulae praeparatae sunt... non a coquis praeparatur nobis, nec de transmarinis partibus velut poma peregrina a negotiatoribus apportatur... » (*Sermo 28. P.L.*, 38, 183).
(115) « Quid enim tam incertum, quam res volubilis ? Nec immerito ipsa pecunia rotunda signatur, quia non stat » (*Enarr. in Ps. 83. P.L.*, 37, 1057).
(116) *P.L.*, 32, 665.
(117) *Ibid.*, 674.
(118) *Sermo 3. P.L.*, 38, 33.

l'enfant réel. Il reçoit des taloches quand il n'est pas sage, et Augustin interprète les soufflets que Satan donne à saint Paul comme une correction infligée à un enfant (119). Les nourrices, les mamans, les papas eux-mêmes, quand ils parlent aux petits enfants, se mettent à leur portée, et s'ils connaissent le latin, ils mettent pour ainsi dire la langue en morceaux pour que l'idiome savant devienne mignardise enfantine. Voici un père éloquent, un orateur de marque, qui fait retentir le forum et trembler les tribunaux ; mais il a un petit garçon, et quand il rentre chez lui, il remise toute son éloquence de juriste, et il se met au niveau du petit homme en parlant une langue puérile (120). Saint Paul a fait de même pour ses néophytes, et le Seigneur pour ses disciples (121).

Il y a des chrétiens qui ont toujours besoin de s'accrocher à quelqu'un. « Tu as voulu imiter un tel, et puis tu as trouvé qu'il ne valait rien ; tu en as cherché un autre ; celui-là aussi, pour je ne sais quel motif, t'a dégoûté ; même chose avec un troisième ; voyons, est-ce que tu vas mourir, parce qu'un tel et un tel te déplaisent ? Tu es comme un *mammothreptus*, un nourrisson perpétuel, qui refuse d'être sevré... Ce fut peut-être une chance énorme pour toi de tomber sur une canaille que tu croyais excellente. Cela te forcera à laisser le lait, à te mettre à table, et à prendre un aliment plus solide. Les nourrices font de même pour les *mammothrepti*. Elles mettent quelque chose d'amer sur leurs tétins, et les bébés dégoûtés abandonnent le sein et vont à table... Ne dépends pas des hommes et de leurs partis. Que Dieu seul soit ta nourriture » (122). Vos prières ne sont pas exaucées, et vous vous plaignez. Vous dites que Dieu ne s'occupe pas de vous ; qu'il vous oublie, qu'il ne vous aime pas. Enfants, enfants bien fous ! « Regarde donc : il s'agit de ton fils. Ton petit garçon pleure pour que tu le laisses monter sur ton cheval ? Est-ce que tu l'écoutes ? tu y consens ? Est-ce dureté ou bonté de ta part ? Tu lui gardes toute ta maison pour quand il sera grand ; et tu lui refuses de monter sur ton cheval. Tout ce que tu possèdes ; ta maison, avec tout ce qu'il y a dedans ; et tes champs, et tout ce qu'il y a dessus, tu le lui réserves ; et cependant tu ne placeras pas sur ton cheval cet enfant qui pleure. Qu'il pleure tant qu'il veut ; qu'il pleure toute la journée, tu ne l'écoutes pas ; et c'est par bonté que tu ne l'écoutes pas ; si tu l'écoutais, tu serais cruel... » (123).

(119) « Ne extolleretur tamquam iuvenis, colaphizabatur tamquam puer » (*Enarr. in Ps. 130. P.L.*, 37, 1708).

(120) *Tract. in Ioan., 7. P.L.*, 35, 1449.

(121) Augustin trouve même une saveur infantile aux paroles de l'Eucharistie « Nonne erant tamquam infantilia verba : Manducate carnem meam et bibite sanguinem meum ? Sed ista infantilia verba tegebant virtutem ipsius » (*Enarr. in Ps. 33. P.L.*, 36, 307).

(122) *Enarr. in Ps. 30. P.L.*, 36, 246.

(123) *Sermo 21. P.L.*, 38, 147. Ailleurs ce n'est plus d'une promenade à cheval qu'il est question, mais d'un beau poignard à manche doré : « quantum

Ces enfants, nous les revoyons, jouant dans la boue, les mains toutes sales, et essayant de les cacher quand le pédagogue apparaît et les fait écrire dans un cahier. Dès que le pédagogue s'en va, ils retournent tous à la dérobée vers le même jeu (124).

Pour montrer que la grâce obtient nos consentements sans violenter nos décisions, il y a la comparaison bien connue du rameau vert présenté au mouton, et des mains pleines de noix ouvertes devant un enfant (125).

Le mobilier de la maison va lui-même entrer dans le sermon augustinien. Les vases à parfum, qui répandent leur odeur, quand on les brise (126) ; le tissu de lin qui à la différence du tissu de laine n'est pas mangé par les mites (127) et qui, dans la vision de saint Pierre, figure l'Eglise ; le miroir toujours sincère, qui vous dira si vous êtes laid, ou borgne, ou mal attifé (128), et qui est l'Ecriture Sainte ; les verres fragiles que l'on conserve soigneusement, qui viennent des grands-pères et des arrière grands-pères et dans lesquels leurs petits enfants boivent encore (129). Bien fragiles ces verres, et cependant moins fragiles que l'homme : cet homme mortel qui a l'air de croire qu'il vivra toujours... Il y a encore le voleur de nuit, qui s'en va en parfait silence, qui ne dit pas un mot, qui étouffe jusqu'au bruit de ses pas, et que tout ce silence n'empêche pas d'être un criminel (130), car ce ne sont pas les mots qui souillent mais les désirs. Voici l'illettré, qui regarde un beau manuscrit et qui admire ce qu'il prend pour des pattes de mouches. Il voit tout et ne comprend rien. Celui qui sait lire et connaît la langue ne voit pas plus que l'illettré, et il comprend tout. Ainsi dans le monde, tout plein de signes divins, les uns voient et restent vides, les autres voient la même chose et comprennent ce que Dieu veut dire (131).

C'est toujours le présent qui nous gêne : *quod enim praesens est,*

---

vult ploret, non illi das unde laedatur » (*Sermo 31. P.L.*, 38, 204). Le cheval et le couteau reviennent encore au *sermon 80. P.L.*, 38, 498 : « ploret, affligat se, collidat se ut leves eum in equum, non facis, quia non potest eum regere ; elidet et occidet illum ».

(124) « Redeunt ad lutum furtim ; et quando inveniuntur, abscondunt manus, ne videantur » (*Sermo 62. P.L.*, 38, 423).

(125) « Ramum viridem ostendis ovi, et trahis illam. Nuces puero demonstrantur, et trahitur ; et quo currit trahitur, amando trahitur, sine laesione corporis trahitur, vinculo cordis trahitur » (*Tract. in Ioan. 26. P.L.*, 35, 1609).

(126) *Sermo 273. P.L.*, 38, 1250.

(127) « Linteum... in quo erant animalia. Non utique sine causa. Novimus enim quod linteum tinea non consumit, quae vestes alias corrumpit » (*Sermo 149. P.L.*, 38, 803).

(128) « Formosus es, formosum te ibi vides ; foedus es et foedum te ibi videris ; noli accusare speculum » (*Sermo 49. P.L.*, 38, 322).

(129) « Invenis calices ab avis et proavis in quibus bibunt nepotes et pronepotes. Tanta fragilitas custodita est per annos ! » (*Sermo 17. P.L.*, 38, 128).

(130) *Enarr. in Ps. 125. P.L.*, 37, 1662.

(131) *Sermo 98. P.L.*, 38, 592. Cfr *Tract. in Ioan. 24. P.L.*, 35, 1593 : « alios ille oculos habet, alios tu. Nonne similiter apices videtis ? Sed non similiter signa cognoscitis. Tu ergo vides et laudas ; ille videt, laudat, legit et intelligit ».

acrem habet sensum (132). Le passé paraît riant, et l'avenir couleur de rose. « Chaque année en hiver nous disons : il n'a jamais fait si froid ; et en été ; jamais il n'y a eu pareille chaleur » (133). Inutile de chercher sur la terre ou d'attendre « les bons jours ». Croyez-moi, croyez avec moi, vous ne les trouverez pas ».

Et voici les galants et leurs manèges. « Ce débauché polisson aime une femme. S'il s'habille autrement qu'au goût de son amante ou se pare autrement qu'au goût de son amante, et que celle-ci lui dise : Je ne t'aime pas avec cette petite casaque rousse, il ne la met plus. Si pendant l'hiver elle lui dit : Je t'aime bien avec une petite pèlerine ouverte : il préférera grelotter que de lui déplaire. Et qu'arriverait-il s'il ne cédait pas ? Elle le mettrait en prison ? le condamnerait à mort ? ferait venir les bourreaux ? Pas du tout. La seule chose à redouter c'est qu'elle dise : Je ne te verrai plus ;... une impudique dit cela et elle fait peur. Et quand Dieu le dit, cela ne fait pas peur ! » (134).

Faut-il allonger encore la liste et parler du chant des marcheurs (135) ; du passage des gués (136), des peines et travaux de la chasse (137), de la férule des professeurs de grammaire (138) ? Ce que nous avons dit permet peut-être une conclusion.

Augustin est mort en 430 pendant que les Vandales assiégeaient Hippone. Vingt-cinq ans plus tard ces mêmes Vandales prenaient Rome ; et un prêtre de Marseille, Salvien (139), écrivait un traité, pour expliquer que les calamités inouïes fondant sur l'Empire n'étaient qu'un châtiment très mérité. Salvien a été témoin de l'invasion des barbares en Gaule. Le tableau qu'il nous trace de la corruption des chrétiens gallo-romains est tout bonnement effroyable. Mais c'est à l'Afrique surtout qu'il réserve ses accusations les plus lourdes ; l'Afrique telle qu'elle était tout juste avant l'arrivée des Vandales, et donc celle que saint Augustin a connue. Pour Salvien toute cette Afrique n'est qu'une immense maison de vices. Sans doute, nulle part il n'y avait plus de commerce, plus d'entrepôts, plus de mouvement d'affaires ; mais tout était pourri à fond. « *Quis non sciat omnes omnino Afros generaliter impudicos !...* » (140). Les exceptions sont si rares qu'un Africain non impudique ne paraît plus être un Africain. Et Salvien nous décrit Carthage, qu'il a certainement visitée, car il en parle comme témoin oculaire. Jamais, croyons-nous, on n'a rien écrit de

(132) *Sermo 25. P.L.*, 38, 168.
(133) *Ibid.*
(134) *Sermo 161. P.L.*, 38, 883.
(135) « Quomodo solent cantare viatores, canta sed ambula » (*Sermo 256. P.L.*, 38, 1193).
(136) *Sermo 70. P.L.*, 38, 444.
(137) *Enarr. in Ps. 125. P.L.*, 37, 1665.
(138) « Ne timeamus ferulas grammaticorum » (*Tract. in Ioan. 2. P.L.*, 35, 1395).
(139) Imprimé sous le titre : *de Gubernatione Dei*, mais que Gennade appelle — avec raison, semble-t-il, — *de praesenti iudicio.*
(140) *P.L.*, 53, 140-149.

plus épouvantable sur les mœurs et la condition sociale d'une ville quelconque. Il est même impossible de traduire ces pages indignées. La Carthage chrétienne a dû être nettoyée de ses lupanars par les Vandales qui les ont abolis.

Salvien a peut-être ramassé dans des formules trop absolues les faiblesses morales incontestables de l'Eglise africaine. Il serait cependant erroné de ne pas tenir compte de son témoignage. A travers les sermons d'Augustin, c'est la même vision qui se présente à nous. Laissons-là tout romantisme. Les idoles et leurs autels étaient encore debout (141) et gardaient leurs fidèles. Les pratiques superstitieuses, nettement païennes, abondaient. Les chrétiens consultaient les devins ; croyaient aux sortilèges ; portaient des amulettes ; se faisaient tirer l'horoscope (142). Les « Mathematici », interprétant les présages, restaient partout en honneur. Le désintéressement était rare. Augustin répète souvent qu'on vient de partout le trouver, lui, évêque, pour obtenir son appui dans des opérations très malhonnêtes, dans des fraudes, des escroqueries, des extorsions de tout genre (143) ; et qu'on se fâché contre lui quand il se récuse. Ces chrétiens juraient abondamment. Augustin lui-même avait eu beaucoup de peine à se défaire de cette habitude quasi universelle (144). L'ivrognerie des africains était proverbiale. Dans ses *Confessions* Augustin signale, comme un trait exceptionnel, que sa mère Monique *n'avait jamais bu jusqu'à l'ivresse ; et il attribue le fait à la remarque* méprisante d'une esclave, qui avait surpris Monique encore petite fille prélevant de larges rasades clandestines dans le cellier (145). Les mœurs conjugales n'étaient guère brillantes. Beaucoup de chrétiens ne voyaient aucun péché à prendre une concubine, pourvu qu'elle ne fût ni une prostituée ni une femme mariée (146). En plein sermon nous avons à ce sujet toute une scène ; et il me semble, d'après le texte, qu'elle n'a pas été mimée mais vécue. Parlant de la chasteté, Augustin venait de citer les paroles de saint Paul « *tollens membra Christi, faciam membra meretricis !* » et quelqu'un s'écrie : Ce n'est pas une

(141) « Non ante nos sunt loca, in quibus sunt [idola] ? aut vere ignoramus ubi sunt ista ? » (*Sermo 62. P.L.*, 38, 423). Augustin se défend de détruire les idoles, lorsque les propriétaires sont des païens. Il ne le permet que lorsque ceux-ci sont convertis ; et il ne veut abattre les temples que sur les terres données à l'Eglise (*ibid.*).

(142) A l'intérieur de l'église, Augustin les voit nombreux : ivrognes, usuriers, fraudeurs, coureurs de sortilèges, superstitieux... « multi ebriosi, feneratores, mangones, quaerentes sortilegos, euntes ad praecantores et praecantatrices quando illis caput dolet » (*Enarr. in Ps. 127. P.L.*, 37, 1684).

(143) « Aliquando nobis contigit, experti dicimus... : multi a nobis consilia mala petunt, consilia mentiendi, circumveniendi : putantes quia placent nobis » (*Sermo 137. P.L.*, 38, 762). Augustin affirme, au nom du Christ, qu'aucun n'a jamais obtenu ce qu'il désirait. Cfr *Tract. in Ioan. 25. P.L.*, 35, 1600.

(144) « Iuravimus et nos passim, habuimus istam teterrimam consuetudinem et mortiferam » (*Sermo 180. P.L.*, 38, 977).

(145) *P.L.*, 32, 771.

(146) *P.L.*, 38, 83.

courtisane que j'ai, c'est ma concubine ! O saint évêque, tu traites ma concubine de courtisane ! — Moi, dit Augustin, moi, j'ai dit cela ? C'est l'apôtre qui le crie, et c'est moi que tu attaques. Je veux te guérir, et tu fonces sur moi comme un furieux. Toi qui viens de parler, es-tu marié ? — Oui, dis-tu. — Bien, que tu le veuilles ou non, celle qui sans être ta femme dort avec toi est une courtisane. Va-t'en, va lui dire que l'évêque t'a injurié. Tu as une femme légitime, et une autre dort avec toi ; quelle qu'elle soit, je te l'ai déjà dit c'est une courtisane... Tu me réponds : c'est ma servante qui est ma concubine ; est-ce que je prends la femme d'autrui ? est-ce que je fréquente une femme publique ? est-ce qu'il ne m'est pas permis, dans ma propre maison, de faire ce que je veux ? — Je te dis : non. Ce n'est pas permis. Ceux qui font cela iront dans l'enfer ; ils brûleront pour l'éternité (147). Il semble bien que la réaction de l'auditoire ait été très vive, bruyante ou même hostile, car Augustin doit demander la permission d'ajouter encore un mot : *Vel hic liceat mihi loqui et dicere...*

Sans doute il y avait, dans la masse, des chrétiens excellents mais la masse elle-même paraît avoir été fort médiocre (148).

Et quand on a lu et relu toute la prédication d'Augustin, il reste comme une énigme à deviner. En face du mal, qu'il reconnaît lui-même partout prépondérant, Augustin ne se résigne pas sans doute. Il ne reste pas les bras croisés. Il objurgue, il adjure, il menace. Mais visiblement il est, si on ose dire, défaitiste. La besogne de l'Eglise sur la terre n'est pas tant pour lui un travail immense de construction progressive qu'une opération de sauvetage. Le naufrage est certain. La catastrophe est inévitable. On essaiera, non pas de l'empêcher, ni même de la retarder, mais, en l'acceptant, d'en diminuer quelque peu les dégâts. L'Eglise, pour Augustin, n'était pas fraîche comme un nouveau-né ; elle était ridée comme une vieille (149). En avant, il n'y avait plus qu'une perspective : le grand triage des bons et des méchants à l'heure de la consommation prochaine. Il nous a révélé, presque sans le savoir, quel était son panorama. Le péché originel se transmet de génération en génération ; mais il pense, lui, sans oser imposer son idée, parce qu'elle n'est pas clairement dans l'Ecriture, il pense que tous les péchés des ascendants passent à leur lignée et que donc on naît d'autant plus mauvais qu'on naît plus tard (150). Sa perspective c'était bien celle d'une avalanche de péchés grossissant à chaque moment, et qui devrait normalement tout ensevelir, si la miséricorde de Dieu ne sauvait pas ses prédestinés. Dans cet hori-

(147) *Sermo 224. P.L.*, 38, 1095.

(148) « Faciunt malignos dies maligni homines : et sic est prope totus mundus. Inter turbas malignorum, gemit paucitas frumentorum » (*Sermo 25. P.L.*, 38, 168).

(149) *P.L.*, 38, 982.

(150) On peut se demander, nous dit-il, si les enfants n'héritent pas de tous les péchés de leurs ancêtres... « ut tanto peius quanto posterius quisque

zon il était difficile, voire impossible, d'envisager sur la terre une marche triomphante de l'Eglise. Le monde est mortellement malade, un médecin qui sait son patient condamné le soigne quand même jusqu'au bout, mais son pronostic l'empêche d'imaginer pour ce malade de grands exploits futurs. Augustin a répété à satiété, dans les formes et les comparaisons les plus diverses, qu'il n'y avait pas d'avenir sur la terre pour l'Eglise. Il faudra la scolastique du moyen âge et le génie de saint Thomas pour compléter sur ce point essentiel la doctrine et rétablir l'accord profond entre la terre et le ciel, le temps et l'éternité, la foi et la vision, l'Eglise militante et celle de la Promesse. Saint Thomas n'a nullement été un rationaliste, comme on l'a répété avec une pointe de dédain ; il s'est simplement refusé à admettre que l'espérance du monde était tout entière hors de lui.

Pour Augustin au contraire c'était là une sorte de postulat fondamental. Il n'avait plus rien gardé sans doute de son ancien manichéisme. Dieu était bien le créateur de tout, et l'unique principe des êtres. Mais à l'intérieur de l'orthodoxie catholique, son platonisme, ou son plotinisme, lui avait mis profondément dans l'esprit que le salut était une évasion et donc un détachement complet ; que le changeant et le temporel ne sont rien en face de l'immuable et de l'éternel, et que seul cela compte qui ne bougera jamais. Il ne critique pas les institutions publiques ; il ne dit rien de l'esclavage ; il n'a aucun plan de construction d'une « cité chrétienne ». La cité qui l'enchante, qui seule l'obsède, c'est la Jérusalem céleste. Quand Alaric s'empare de Rome, il compatit sans doute au malheur de ses habitants ; mais la catastrophe ne le trouble pas. Elle entrait d'avance dans son système. Il en parle et en reparle comme d'une preuve et non comme d'un malheur. Son public en était excédé. *Si taceat de Roma !* disait-il. Mais il ne se taisait pas. Le monde doit brûler et vous vous étonnez que Rome tombe ! Tout ce qui a été fait de main d'homme est voué à la destruction. Dieu vous détache de tout en vous arrachant tout. C'est parfait ; c'est normal. La chute de Rome est une manière de mettre les choses à leur place.

Aucun docteur, si grand soit-il, ne s'identifie avec la pensée entière de l'Eglise. Nous ne croyons pas que saint Augustin aurait jamais inventé — ni peut-être même accepté — cette formule touchante et maternelle que le Rituel du mariage dans nos régions prononce, comme dernier souhait, sur les jeunes époux chrétiens : *Et concedat vobis Deus huius saeculi felicitate laetari.*

Pierre CHARLES, S. I.

---

nascatur ». Et si Dieu ne venge les péchés que jusqu'à la troisième ou la quatrième génération, ne serait-ce pas pure miséricorde, pour que les non-baptisés ne doivent pas être écrasés dans la damnation éternelle sous le poids des péchés de *tous* leurs ancêtres depuis l'origine du monde (*Enchiridion I, 47. P.L.*, 40, 255).